4
Fr
843.7
Lebimon
19927

00099927

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

# MONSIEUR
## DE
# ROBERVILLE.

TOME I.

00.C.1

## ŒUVRES COMPLETES DE PIGAULT-LEBRUN,

66 vol. in-12, figures. Prix, 160 fr.

*Ces ouvrages se vendent séparément.*

| | |
|---|---|
| Garçon (le) sans souci, 2 vol. in-12. fig. | 5 f. |
| L'Officieux, 2 vol. in-12. fig. | 5 f. |
| Adélaïde de Méran, 4 vol. in-12. | 10 f. |
| Angélique et Jeanneton, 2 vol. in-12. | 5 f. |
| Barons (les) de Felsheim, 4 v. in-12. | 10 f. |
| Citateur (le), 2 vol. in-12. | 6 f. |
| Cent vingt jours (les), 4 vol. in-12. | 10 f. |
| Cet ouvrage contient : Théodore, ou les Péruviens, 1 vol., M. de Klinglin, 1 vol.; chaque volume se vend séparément | 2 f. 50 c. |
| Enfant (l') du carnaval, 2 v. in-12. | 5 f. |
| Famille (la) Luceval, 4 vol. in-12. | 10 f. |
| Folie (la) Espagnole, 4 vol. in-12. | 10 f. |
| Jérôme, 4 vol. in-12. | 10 f. |
| Homme (l') à projets, 4 vol. in-12. | 10 f. |
| Mélanges littéraires et critiques, 2 vol. in-12. | 5 f. |
| Mon Oncle Thomas, 4 vol. in-12. | 10 f. |
| Monsieur Botte, 4 vol. in-12. | 10 f. |
| Monsieur de Roberville, 4 v. in-12. | 10 f. |
| Théâtre et poésies, 6 vol. in-12. | 12 f. |
| Une Macédoine, 4 in-12. | 10 f. |
| Tableaux de Société, 4 vol. in-12. | 10 f. |

# MONSIEUR

DE

# ROBERVILLE.

PAR PIGAULT-LEBRUN.

*Vanitas vanitatum,*
*et omnia vanitas.*
ECCLES.

TOME PREMIER.

99927

PARIS,
BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1818.

God
F6842.7
99927

00099927

# MONSIEUR DE ROBERVILLE.

## CHAPITRE PREMIER.

*Suites d'un mariage précipité.*

Tout le monde sait ce que c'est qu'une première nuit de noces. Ceux-là, surtout, que l'amour a mis dans les bras de l'hymen, se rappellent toute la vie cette nuit à laquelle, malheureusement, nulle autre ne doit ressembler. Roberville protestait à sa petite Rose que leur vie entière s'écoulerait au sein des délices et des enchantemens. Rose, très-novice, croyait fermement à ces paroles, et répondait, en rou-

gissant de pudeur et de plaisir : Ainsi soit-il, mon cher ami!

Roberville avait cependant appris de la piquante madame Chedeville, de la tendre Aliba, de la fiancée de Corambé, et de quelques autres, avec quelle promptitude se détruit le prestige. Mais qu'étaient toutes ces femmes comparées à Rose? Avaient-elles ce titre sacré, qui fait du plus saint des devoirs le plus doux des plaisirs? Possédaient-elles cette sensibilité exquise, cette finesse de perception, cette éloquence de la nature, cette variété d'expressions, qui multiplient, pour ainsi dire, une femme, et la rendent toujours nouvelle? La vérité de tout cela, est que Rose n'avait encore dit que quatre mots; mais ils étaient d'un sens, d'une profondeur, d'un agrément!

Ils en étaient à cet instant où la nature cesse de seconder un homme ati-

gable imagination. M. de Roberville avait un bras passé sous le cou satiné de sa séduisante compagne ; il caressait de l'autre ce joli doigt qu'il avait décoré de la veille de l'anneau sacré, ce talisman qui nous assure de la fidélité d'une femme, en lui rappelant sans cesse ses sermens et ses devoirs. Ses yeux fatigués étaient fixés sur les yeux à demi clos de la voluptueuse Rose. Il démêlait, sous ses longues paupières, l'expression de l'amour le plus tendre, et de la plus sincère reconnaissance. « Oh ! s'écria-t-il, qu'il est » doux d'être aimé ainsi ! Qu'il faudrait entendre peu ses intérêts, » pour ne pas prolonger cette scène » ravissante ! Ma chère Rose ? — » Mon bon ami ? — Nous déjeune- » rons au lit. — Oui, mon ami. — » Nous y dînerons. — Oui, mon » ami. — Nous y souperons. — Oui, » mon ami. — Aujourd'hui, de-

» main, le reste de la semaine, le
» reste du mois. — Oui, mon ami.
» — C'est ainsi qu'on vit véritable-
» ment l'un pour l'autre. Oublions
» le monde, qui nous devient étran-
» ger. Je trouve en toi tout ce qui
» fixe un cœur délicat, hymen,
» amour, amitié. Que le lit nuptial
» soit notre univers ! » *Vanitas vanitatum !*

Il sonne. Maman Perceval épiait depuis long-temps le moment du réveil. Sans doute M. de Roberville est passé dans sa garde-robe, et elle se dispose à prodiguer à sa fille ces soins réparateurs que l'expérience a transmis, de génération en génération, aux mamans Perceval.

Elle s'arrête, en voyant son gendre au lit; elle s'étonne, lorsqu'il lui dit très-sérieusement que ce n'est pas elle qu'il demande, mais le déjeuné. Elle passe de l'étonnement à la stupéfaction, quand elle apprend que [illegible]

la semaine, le mois, s'écouleront ainsi. Elle emploie les représentations, les observations, les réflexions. Elle proteste que jamais personne, dans sa famille, n'a fait un tel abus du mariage; que les femmes s'y réfugient, à la bonne heure, mais sans cesser d'être chastes, et qu'une mère, jusqu'alors irréprochable, ne peut tolérer un tel excès, sans provoquer, sans mériter le blâme général.

Robert réplique qu'il n'a pas épousé la famille, mais Rose; que personne n'a le droit de s'immiscer dans le mystère conjugal; que si les habitans jasent, on les laissera jaser; et que la mère, jusqu'alors irréprochable, a perdu tous ses droits sur sa fille, de l'instant où elle l'a présentée à l'autel. Madame Perceval s'emporte, son gendre rit; elle crie, elle tempête; les gens de la noce accourent à la porte de la chambre nuptiale, et sont

au fait, en deux minutes, de l'objet de la contestation. Rose, interpellée par sa mère, balbutie d'abord, et, soufflée par son mari, elle répond bravement qu'elle a promis obéissance. Madame Perceval, piquée, outrée, exaspérée, se dispose à arracher draps et couverture. Roberville saute à bas du lit, la prend respectueusement par les épaules, et la pousse dehors. Hélas! disait en elle-même la bonne maman qui avait le coup d'œil juste et prompt, M. Perceval était jeune, beau, vigoureux comme cela il y a vingt ans: il est bien changé! Et vous aussi, aurait-on pu lui répondre.

Roberville s'enferme à double tour; il met ses verroux. Il ouvre sa croisée; il appelle son domestique; il lui donne ses ordres. Bientôt un grand panier, bien garni, monte du jardin au premier, soutenu, balancé par la ceinture et les jarretières de la ...

lie mariée. Un guéridon, roulé près du lit, se transforme en table, et l'amour fait les honneurs du repas.

On mange, on boit; on se regarde, on oublie un moment la perdrix rouge, le Clos-Vougeot, le marasquin. On y revient; on porte le seul toast dont on pût s'aviser : *Amour extrême, inviolable, éternel.* On jure par les plaisirs passés; mille baisers scellent le serment. Les yeux s'appesantissent, se ferment, et un doux sommeil rend de nouvelles forces à l'hymen, qui, quoiqu'en dise M. de Roberville, n'est pas infatigable.

Cependant la malignité, toujours prompte à saisir le ridicule, toujours disposée à le répandre, à y ajouter, à en vivre de ce ris qui ressemble à la rage, la malignité n'était pas oisive. La petite bonne Valin n'avait cessé d'aller et de venir le jour du mariage et le lendemain : elle se glissait partout, à

la cuisine, à l'office, dans les jardins. Elle écoutait par les trous des serrures, et elle allait rendre compte à sa maîtresse, de ce qu'elle entendait, et même de ce qu'elle n'entendait pas.

Madame Perceval, qui dirigeait tout, qui se mêlait de tout, qui était toujours en l'air, avait vingt fois rencontré la petite bonne. Mais la mariée était mise comme un ange, le repas était somptueux, l'assemblée brillante, et il était bon que madame Valin n'ignorât rien de tout cela; mais on avait le plus haut intérêt à lui cacher la scène un peu scandaleuse qui venait de se passer, et celles qui pourraient suivre. En conséquence, madame Perceval prit par une oreille la petite bonne, qui s'était fourrée parmi les convives, et qui riait comme eux à la porte de la chambre nuptiale.

L'oreille fut tirée de façon à guérir la petite fille de la manie d'écouter

Elle s'enfuit, dès qu'il plut à maman Perceval de lui rendre la liberté. Mais, hélas! elle avait tout vu, tout entendu.

Vous sentez quel avantage avait maintenant la famille Valin sur la famille économie. Une mère à qui tous les moyens sont bons pour marier sa fille; un mari qui affiche l'inconvenance et qui outrage les mœurs publiques; une jeune mariée sans pudeur, qui consent à passer un mois au lit; etc., etc.

« Mettez-vous à votre secrétaire, » monsieur Valin. — Pourquoi faire, » ma femme? — Comment, pourquoi » faire? Une complainte en quarante-» deux couplets. — Mais, je n'ai ja-» mais fait de vers. — Eh bien, vous » commencerez. — Mais, ma bonne... » — Mais, monsieur.... — Je ne sau-» rais.... — Je le veux. »

Les maris des petits endroits sont dociles. M. Valin passe à son secré-

taire, prend son canif, taille sa plume, se frotte le front, se gratte l'oreille. Madame Valain, l'œil animé, un bras en l'air, frappe le carreau du pied, et s'écrie : « Allons » donc, monsieur, allons donc ! » Est-il si difficile de déchirer son » prochain ? — J'y suis, ma femme, » j'y suis. »

« Or, écoutez l'histoire mémorable. »

L'histoire mémorable.... Et M. Valin s'arrête là. Avec assez peu de disposition pour la poésie que Roberville, mais bien plus patient, il cherche au plafond le second vers, qu'il n'y trouve pas. Maman Valin en dicte deux sans reprendre haleine, et mademoiselle Mimi finit le second couplet. Il était acrimonieux, outrageant, et il n'en parut que meilleur.

Nos trois poètes, par occasion, eurent beaucoup de peine à arriver à la sixième strophe à la fin de la jour-

née. Cependant M. Valin n'avait essé, pour entretenir leur verve ommune, de racler son violon pendant que Mimi chantait, rechantait le dernier vers fait, pour appeler le suivant. Quarante-deux couplets à faire de cette façon, avaient quelque chose d'effrayant. Mais le désir de se venger est un terrible stimulant. On résolut de ne pas se coucher que la complainte ne fût terminée, et comme on était pressé de jouir, on convint de ne pas tenir trop rigoureusement à la rime, ni même à la mesure.

Nous avons laissé notre héros et sa jeune épouse, fatigués, accablés sous le poids des myrtes, se livrer à un sommeil réparateur. Leurs yeux se rouvrirent enfin à la lumière, et leurs cœurs à l'amour. Roberville prouva une fois, deux fois encore, que personne n'aimait comme lui, et lorsqu'il lui resta plus de preuves à admirer, il essaya de remplir, par une

conversation sentimentale, un intervalle qu'il prévoyait devoir être assez long. Parler d'amour à ce qu'on aime, c'est encore jouir; recueillir sur ses lèvres ces traits heureux, ces expressions brûlantes, qu'une vive passion peut seule inspirer, et qu'elle apprécie si bien, c'est doubler la jouissance : ainsi pensait Robert, et il n'avait pas tort.

Il les attendait, ces mots enchanteurs, ces traits d'ivresse, et il les attendait en vain. Oui, mon ami; non, mon ami; mon ami, je ne sais; ah! mon ami; voilà à-peu-près ce que lui répondait Rose; mais cette manière de répondre n'avait rien de bien satisfaisant. Mais la fatigue, la timidité, privent une femme d'esprit de la plus grande partie de ses moyens, et Rose doit être spirituelle, puisque c'est un ange : Roberville n'a garde de douter, puisque le curé l'a dit,

C'est de quoi il eût pourtant été
n de s'assurer avant que d'épou-
se.

Il faut lui donner le tems de se remettre, pensait le jeune homme. Il faut faire naître sa confiance, et forcer doucement l'esprit qui se cache à se manifester. Roberville qui avait eu la prétention d'entrer à l'académie, en avait conservé beaucoup à l'érudition, et il n'était pas fâché de trouver l'occasion de se faire valoir. cela ne lui était pas difficile. Il eût parlé trois heures, que sa petite Rose ne se fût pas permis la plus légère observation. Il se jette à corps perdu dans la haute littérature. Il cite Montesquieu, qu'il connaissait à peine, le Contrat Social qu'il n'entendait pas, Hélvétius qu'il n'avait lu, et une cinquantaine de vers qu'il avait retenus de la Henriade. ait ses grands yeux, écou- en silence, et finit par bâiller si

franchement, que son mari s'arrêta court. Allons, allons, se dit-il, ce n'est pas là son genre d'esprit... Essayons la littérature légère. Il cite tout ce qu'il se rappèle de plus piquant, de plus gai de Bernis, de Boufflers, des autres amans des muses espiègles, et les bâillemens continuèrent sans interruption. Que signifie cette fureur de bâiller, pensait le spectateur?... Hé! j'y suis. M. Morisset, mon premier maître d'école, homme docte et grand observateur, nous disait : Mes amis, il y a trois sortes de bâillemens : bâillement produit par des tiraillemens d'estomac; bâillement effet de l'ennui; bâillement précurseur du sommeil. Or, madame de Roberville n'a pas sommeil, puisqu'il y a une demi-heure au plus qu'elle est éveillée. Elle ne s'ennuie pas avec Collé et Panard, puisqu'elle a de l'esprit comme un ange et un bon appétit.

D'après ce raisonnement, dont la justesse lui paraît démontrée, Roberville rassemble les débris du déjeûner, et propose une aile de perdrix. « Je vous remercie, mon ami. » — Je t'en prie, Rose. — Je ne » saurais, mon ami. » Morbleu! dit-il tout bas, je m'y perds. Passons à une dernière épreuve.

Il prend un nouveau texte. Il s'étend sur l'économie rurale, sur les soins intérieurs de la maison et la langue de sa jolie épouse se délie. Il apprend en quel tems se taille la vigne, en quelle saison se fait la vendange, quels plaisirs on s'y permet, quelles niches font les garçons aux fillettes, comment on tisse le chanvre, le couplet favori qu'on chante en filant, et ce qu'on accorde d'écheț au tisserand sur vingt-cinq [illegible] de fil. Vint ensuite l'art de [illegible]er les jeunes coqs en chapon, d'engraisser les poulardes et qu'

d'élever des dindons, partie essentielle et difficile de la basse-cour. Allons, allons, pensa Robert, je, si elle n'a pas l'esprit orné, elle l'a du moins solide, et les femmes en état de bien conduire leur maison, sont plus rares qu'on ne pense. La véritable richesse est dans l'ordre et l'économie : ma femme doublera mes produits ; il est clair qu'elle m'apporte douze mille livres de rente. Elle est jolie, très-jolie ; je la crois douce ; j'ai donc fait un très-bon mariage..... Il est pourtant un peu dur de passer sa vie à parler chanvre et dindons.

Bah ! qu'est-ce au fond que ces conversations si brillantes et si vantées ? de la facilité, du vide, assaisonné de quelque esprit dirigé par l'orgueil, par l'envie de se faire valoir, et d'abaisser les autres. Il reste-t-il à la fin de ces [illegible] qui ont frappé l'air ? Rien. Et

manque-t-il aux tableaux un peu rustiques de Rose, pour les rendre enchanteurs? de les parer du charme de la mythologie. Substituons à *vendange*, au *vin du crû*, Bacchus, Silène et les Bacchantes. Que nos pigeons soient l'oiseau de Vénus; cherchons Priape dans un chou et dans une laitue; plaçons Flore et Zéphire dans l'anémone et la tubéreuse, et nos entretiens sont ceux des gens du meilleur ton.

Le mari le plus sot a, comme un autre, la manie d'être l'instituteur de sa femme, lorsquelle est jeune et docile. Cet animal barbu est si vain, lorsqu'on sourit à un trait heureux de sa compagne, de pouvoir dire à l'oreille d'animaux de son espèce : c'est moi qui l'ai faite ce qu'elle est! Pauvres gens, qui ne « Ans doutez pas que la plus naïve » vf[illegible] ène en paraissant vous céder, » [illegible]

et que la force est toujours l'aveugle servante de l'adresse!

Roberville, vain comme un mari, commence aussitôt son cours de mythologie. Il indique à Rose les noms qui doivent embellir chaque objet. Rose trouve qu'il est plus clair et plus court de dire *tonnerre*, que Jupiter lançant la foudre; *rosée*, que les pleurs de l'Aurore; et *abricot*, que les dons de Pomone. Robert insiste, Rose persiste. Il commence une dissertation sur l'excellence du langage poétique, et Rose bâille plus fort que jamais. Ici Roberville réfléchit et se mord les lèvres. « Ma » chère amie, dînons, cela fait tou- » jours passer une heure. »

Ils dînent. L'heure s'écoule en effet; mais combien d'autres doivent s'écouler de ce moment à la fin du mois, et le moyen de les rem[illegible]

avec une femme qui répond en bâillant! Si du moins il avait quelques livres, il tromperait la lenteur du tems, car il sent bien qu'il ne peut penser à s'habiller et à paraître après la manière positive dont il s'est expliqué avec madame Perceval. Un mois aux arrêts! dans un lit! avec une statue! quel supplice, et à qui s'en prendre, qu'à cette imagination toujours exaltée, toujours au-delà du vrai, et dont il a toujours la faiblesse de suivre la première impulsion!

Rose, sans goût pour la fable, en a pris beaucoup à l'*histoire*. Elle croit, dans son ingénuité, que son mari peut à son gré en multiplier les leçons. Elle s'approche, elle agace; elle sourit, elle attaque : la fable, toujours la fable, rien que la fable, « Ah! dit-elle, en baillant de nou» veau, si j'avais mon bas, je trico» terais. — Tu as raison, Rose, le

» plaisir n'est pas inépuisable. C'est » par le travail qu'on y revient et » qu'on en sent le prix. »

En débitant cette phrase très-morale, Roberville avait mis un pied hors du lit, puis l'autre ; il est debout. Il fait quelques tours par la chambre ; il s'arrête devant une croisée, il regarde les arbres de son verger, les fleurs de son parterre ; il revient à son lit, retourne à sa croisée.

En allant et venant, en ouvrant toutes les portes, excepté celle qu'il grillait d'ouvrir, la porte qui conduisait à l'escalier, il trouve dans un cabinet de garde robe... il trouve !... ressource précieuse, bonheur inespéré !...

Dans ce tems-là tout le monde, depuis le colonel du cercle jusqu'au bourgeois élégant, faisait de la tapisserie. Roberville jouait l'homme du bon ton depuis l'heureuse issue

de son affaire avec M. Dupont, et ce qu'il venait de trouver avec un plaisir si vrai, c'est son métier.

Il le tire au milieu de la chambre, il passe un caleçon, un manteau de nuit, et finit une aile de l'Amour qui enlève Psyché. Celle-là parlait du moins, pensait-il, et cependant son amant a des ailes. Les anciens connaissaient mieux le cœur humain que moi.

Rose, assis sur son lit, sa tête soutenue sur ses mains, et ses coudes appuyés sur ses genoux relevés, le regardait faire, sans rien dire, et peut-être sans rien penser. Elle se fatigue enfin et de sa position, et de ce lit solitaire. Par un mouvement machinal, elle se trouve aussi debout; elle a passé une robe du matin. Elle est derrière le fauteuil de son mari, et elle s'écrie: « Ah! que cette » dame est bien! »

Roberville se retourne. Il voit une

figure enchanteresse qu'embellit le plaisir de la surprise, des formes célestes, qu'une robe négligemment jetée trahit de toutes parts. L'aiguille tombe de sa main. Il regarde, il admire. « Ah ! dit-il, Psyché était » moins belle que toi ; mais elle » avait une âme. — Et moi aussi, » j'en ai une. Maman et M. le Curé » me l'ont dit. — Ah ! Rose, pourquoi » as-tu parlé ? tu as détruit le charme. » — Je ne t'entends pas. — Hélas ! je » le sais bien. »

Elle demande à son mari ce qu'il veut faire de cette jolie vierge et de ce beau Gabriel qui la tient dans ses bras. « Partie d'un meuble, ma bonne » amie. — D'un meuble ? — Oui, un » des six fauteuils qu'accompagnera » un canapé. — Apprends-moi à faire » un meuble. Je trouve cet ouvrage-» là plus amusant que mon tricot. »

Roberville, enchanté de se dérober à l'ennui qui le tourmentait, et

que doublait celui qui se peignait un moment avant dans tous les traits de sa femme, met l'aiguille dans ses jolis doigts, lui montre a la tenir, à la conduire. Rose est gauche ; mais c'est la gaucherie d'Hébé, rougissant et laissant tomber sa coupe aux pieds du dieu qui lui sourit. Roberville l'encourage ; elle fait mieux ; il s'applaudit, bientôt elle va l'égaler.

Allons, allons, se disait-il, elle n'est pas si bornée. Celle qui apprend à broder en deux heures, est susceptible d'apprendre autre chose. D'ailleurs la patience et l'amour peuvent opérer un prodige.

Le reste de la journé s'écoula assez agréablement pour tous deux. La ceinture et les jarretières montèrent le souper, et on retrouva avec plaisir ce lit qu'on avait oublié pendant quelques heures. La volupté et le sommeil y régnèrent tour à tour,

et le jour naissant ouvrit des yeux qui se dirent : amour et bonheur.

Que faire, quand les yeux et la bouche ont tout dit? Déjeûner comme la veille, comme la veille se remettre au métier. Faire de la tapisserie deux jours de suite, en faire encore le lendemain, le reste du mois! Quelle perspective! « Je m'ennuie, ma » bonne, dit franchement Robervîlle. » — Et moi aussi, mon ami. — En» nuyons-nous avec courage. — En» nuyons-nous, mon ami.

» — Tu descendrais volontiers? » — Oui, mon ami. — Et moi aussi, » ma femme. — Descendons, mon » ami. — C'est impossible, Rose. » — Pourquoi donc, mon ami? — » Veux-tu que nous passions, dans » l'esprit de tes parens, de tes amis, » pour des jeunes gens inconsidérés, » qui ne savent ce qu'ils veulent, » ni ce qu'ils font? Si le projet » de nous suffire à nous-mêmes

» nous

» nous a donné en effet du ridicule,
» à quelles plaisanteries piquantes
» ne nous exposerions-nous pas, en
» paraissant ne pouvoir plus nous
» supporter dès le second jour? Sans
» doute ce ne serait qu'une appa-
» rence trompeuse, car je t'aime
» toujours passionnément. — Et
» moi aussi, mon ami. — Mais l'ap-
» parence est tout dans le monde.
» — Elle est tout, mon ami? — Tout
» absolument, Rose. Travaillons.
» — Travaillons, mon ami.

» Je suis excédé, s'écrie Robert
» vers le soir, et il jette au milieu de
» la chambre aiguilles, soie et ci-
» seaux. Je n'y tiens plus. — Ni moi,
» mon ami. — Qu'on pense, qu'on dise
» ce qu'on voudra, il faut sortir de
» cette insoutenable prison. — Sor-
» tons, mon ami. » Et les voilà tous
deux, s'occupant gaîment de leur

toilette, enchantés d'échapper l'un à l'autre.

Roberville a examiné scrupuleusement la mise de sa jeune épouse. Il a placé la guirlande de fleurs sur sa tête ; il a donné un tour gracieux aux plis de l'étoffe qui la couvre. Je la retrouverai céleste, pensait-il, quand j'aurai passé un jour sans la voir.

Ils sont prêts, et Roberville balance, il hésite, il entr'ouvre la porte, il la referme. C'est qu'il faut vraiment de la force d'esprit pour s'exposer à des épigrammes, pour paraître les braver. Rose le regardait faire et ne concevait rien à ses irrésolutions. Sa bonne fortune le tira d'affaire.

Un aigre violon se fait entendre. Deux voix plus aigres encore le couvrent bientôt. Roberville prête l'oreille. Elle est déchirée par de détestables vers bien méchans, bien in-

jurieux. Le prétexte qui s'offre est naturel ; le jeune homme le saisit ; il joue la fureur, il saute sur son épée, il sort.

Rose ne sait à quoi attribuer la fureur de son époux ; elle ignore ce qu'il veut faire de son épée ; mais elle le suit, parce qu'elle est bien aise de sortir de cette chambre, et elle est sans alarmes, parce qu'un beau jeune homme de Paris doit savoir ce qu'il fait.

« Quels sont, s'écrie Roberville » en descendant, quels sont les insolens qui osent nous chansonner, » et chanter leurs infâmes couplets » à ma porte ? Ne l'avais-je pas prévu, » dit maman Perceval ? Châtions-» les, reprend Roberville. Châtions-» les, poursuit le papa Perceval, » et il s'arme d'une broche. « Passez » le premier, mon gendre. — Je » sais trop ce que je vous dois, beau-» père... »

Beau-père se souciait peu de l'honneur qu'il lui fesait ; mais il était difficile qu'il refusât. Tous les hommes sentent le mérite de la bravoure, et M. Perceval y prétend comme une prude brigue la considération due à la sagesse. Celui-ci ne pouvant donc refuser le généralat, crut au moins devoir user des prérogatives de sa dignité. Il prit le valet de Roberville pour son aide-de-camp, lui ordonna d'ouvrir la porte de la rue, de reconnaître la position et les forces de l'ennemi, et de venir lui en rendre compte.

Pendant que le général s'occupait de ces mesures préliminaires, les chanteurs allaient leur train. Déjà ils en sont au vingt-unième couplet. Madame Perceval rugit de s'entendre qualifier de bégueule, d'édentée, de vieille ridée. Le curé arrange un prône dans lequel il prouvera qu'on peut sans conséquence accepter et

manger un dindon. Papa Perceval aiguise la pointe de sa broche à la fin du couplet qui le traite d'époux imbécille et qu'on mène par le nez. La petite sœur Felicité, la plus raisonnable de la famille, proteste que les moyens qu'on va employer pour repousser une ridicule aggression, sont dangereux et pitoyables. Personne ne l'écoute, et l'aide-de-camp ne sachant plus auquel entendre, sort sans autre arme que son fouet de poste, dont il jouait à ravir.

Il voit le papa Valin raclant entre madame son épouse et mademoiselle Mimi, qui continuaient leur charivari infernal. De chaque côté du trio est un estafier armé d'une fourche, qu'il porte fièrement sur l'épaule en manière de trident : ce sont les charretiers de la maison Valin. Devant et derrière, sont deux drôles portant chacun un fléau : ce sont les batteurs

en grange. Autour d'eux est un cercle, composé des ivrognes, des fumeurs, des curieux, des oisifs, des nourrices, des fileuses, des commères du village, c'est-à-dire, de la presque totalité des habitans, qui riait de ce gros rire symbole de la sottise.

M. Bourguignon avait servi un certain marquis, qui fesait battre parses gens les bourgeois qui lui déplaisaient, et qui entendait qu'ils respectassent sa livrée. Bourguignon voulut épargner à son nouveau maître l'humiliation de se mesurer avec des manans, et il commença à faire claquer son fouet, et à frapper à droite et à gauche.

Mais M. de Roberville n'était pas marquis; mais les paysans du lieu n'aimaient point qu'on coupât à coups de fouet le visage et les bras de leurs femmes. Ils cédèrent d'abord à la vivacité de l'attaque: ils s'ouvrirent,

ils reculèrent. Mais, revenus de leur première surprise, ils tombèrent en masse sur Bourguignon, qui appela à son secours son maître, qui ferma la porte à double tour, qui monta au premier étage, et qui, aidé de papa Perceval, jeta bravement sur les assaillans les pots et autres ustensiles, que les trois dames leur fournissaient en abondance.

Papa Valin eut une oreille coupée d'un coup d'écumoire; Mimi et sa maman furent *contusionnées*, et se seraient trouvées mal, si elles n'avaient craint d'être plus grièvement blessées. Elles prirent papa chacune sous un bras, et firent une retraite précipitée, en appuyant un mouchoir sur la blessure du nouveau Malchus. Les spectateurs, qui perdaient l'espoir d'entendre la fin de la complainte, et qui n'avaient plus à gagner là que des coups, se dispersèrent, après avoir

mis sous leurs bras les ustensiles qui valaient la peine d'être emportés, et avoir cassé les vitres de M. de Roberville avec les autres.

Bourguignon, roué de coups, était resté sur la place. Lorsqu'on eut longuement et certainement reconnu qu'il était bien seul, on fut le relever, on lui fit prendre des vulnéraires, et on lui couvrit le corps de compresses d'eau et de sel.

Or, comme on ne peut pas habiter une maison sans vitres et sans batterie de cuisine; que lorsqu'on a coupé une oreille au coq du village, et qu'on s'est fait des autres habitans du lieu autant d'ennemis déclarés, on cesse d'y être en sûreté, M. de Roberville avisa prudemment d'envoyer la petite bonne de maman Perceval à la poste voisine. En attendant son retour, on fit les paquets, et deux heures avant le jour, les deux familles montèrent dans la

cariole d'osier dès Perceval, et dans le cabriolet qui avenait amené M. de Roberville de Paris. On partit au galop, et on sortit du village par les derrières, de peur de mésaventure.

Voilà donc notre héros, qui ne devait plus revoir la capitale, et qui y retourne au bout de quinze jours. Voilà l'homme qui devait se livrer exclusivement aux douceurs de la vie champêtre, et qui y a renoncé en vingt-quatre heures. Voilà celui qui voulait passer un mois au lit avec sa femme, et qui, dès le premier jour, a cherché un prétexte de renoncer honnêtement à ce dernier projet. Oh! si l'homme se servait de son expérience, de ses lumières et de sa raison, que de fautes, que de regrets il s'épargnerait! Mais! hélas! enfant à tout âge, il chancelle, il marche de chute en chute; il accuse la fortune, quand il ne doit accuser que lui; et

pour finir ce chapitre par un trait de morale sublime que vous connaissez déjà, mais que je ne saurais vous rappeler trop souvent, je répète avec l'*Ecclésiaste : Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.*

## CHAPITRE II.

*Autres inconvéniens d'un mariage irréfléchi.*

C'est une terrible chose qu'un mariage, quel qu'il soit! A-t-il été fait avec précipitation, on impute au mari certains petits événemens fâcheux. Tel époux a-t-il étudié sa femme, a-t-il cherché à la bien connaître avant que de se lier, on se moque de lui, quand on ne peut le blâmer. Cependant tous les mariages possibles se font de l'une ou de l'autre manière: il demeure donc constant qu'un mari ne peut échapper au blâme ou au ridicule. On voit cela, on sait cela, on se marie pourtant, et on fait bien; car, sans le mariage, que deviendrait le monde? Au reste, un puissant mo-

tif de consolation pour un pauvre époux, c'est que tel qui le raille aujourd'hui sera raillé demain; et puis, sur cent billets, il s'en trouve un bon, et chacun compte sur celui-là. Revenons.

Pendant que le cabriolet et la cariole roulaient, Rolarville s'occupait de la manière dont il vivrait à Paris. D'abord il logera dans le quartier de l'Estrapade : l'air y est pur, et on ne connaît dans ce pays-là ni les académiciens, ni même l'académie. Ainsi sa femme et sa famille ignoreront l'humiliation que lui a valu sa *Morale par alphabet*. Rose sera mise dans le meilleur goût, parce qu'une jeune femme aime cela, et qu'un mari est bien aise que la sienne brille dans son quartier. Elle aura un maître de danse, qui fera disparaître certain air gauche que le cher époux commence à remarquer. Elle apprendra la musique, parce

que, lorsqu'on chante, ou qu'on joue d'un instrument, on ne parle pas, et que Rose... comme bien d'autres, gagne beaucoup à se taire. Elle fréquentera les spectacles, parce qu'ils forment l'esprit, et que de ce côté-là il y a tout à faire. On se liera avec quelques gens aimables, s'il y en a à l'Estrapade, qui feront oublier à Rose ses choux-fleurs et ses dindons, et de qui elle prendra au moins ces lieux communs qui annoncent l'usage du monde, qui ne sont pas de l'esprit, mais qui en tiennent lieu... aux yeux de ceux qui n'en n'ont pas. Roberville lira beaucoup, et il trouvera cent bibliothèques à un écu par mois. Sa femme prendra insensiblement le goût de la lecture; et si elle a le courage d'ouvrir la grammaire de Restaut, il est indubitable que, dans un an ou deux, elle saura l'orthographe, ce qui donne une certaine opinion, à l'Estrapade s'entend, de l'éducation qu'on a reçue.

La famille Perceval faisait, de son côté, un plan de vie assez agréable. La maman se proposait de loger, elle, son mari et Félicité, chez son gendre, à qui elle promettrait, pour la forme, une bonne pension, que son desintéressement éprouvé ne lui permettrait pas d'accepter. Elle partagerait ses loisirs entre les *Grands danseurs du Roi* et le prédicateur en vogue. M. Perceval comptait affermer son bien, et trouver un estaminet où il lirait tous les jours la Gazette de France de feu Marin, ou le Journal de Bouillon, en fumant sa pipe et en vidant sa pinte de tisanne. Sa tisanne, c'est du vin blanc. Mademoiselle Félicité pensait qu'une jolie fille vieillit ignorée dans un village; que lancée sur un grand théâtre, elle fixera les regards, et que ses parens, qui ont marié sa sœur sans dot, feront sans doute cesser un sacrifice qui lui procu-

rera un établissement solide et agréable. Chacun rêvant de son côté, on voyageait sans mot dire. Rose ne parlait pas plus que les autres. Je ne saurais vous dire à quoi elle pensait; peut-être ne pensait-t-elle à rien.

Madame Perceval avait bien jugé Roberville. Les femmes, même celles qui ont le moins d'esprit, possèdent un certain tact qui ne les trompe jamais. A la première ouverture d'une pension, le gendre se fâcha aussi sérieusement que si on lui eût essentiellement manqué. Il était enchanté de vivre avec les parens d'une épouse qu'il aimait tendrement; mais il était sensiblement blessé qu'on ne rendît pas justice à son cœur, et qu'on doutât de ses moyens. Maman Perceval l'apaisa facilement, en consentant à vivre à ses frais, et en lui protestant qu'il fallait la juste et pro-

fonde considération qu'elle lui portait, pour imposer silence à sa délicatesse.

On se logea donc, et spacieusement, afin d'éviter les longs têtes-à-têtes, dont Roberville était tout-à-fait revenu. Il se meubla élégamment parce qu'il avait de la vanité; et comme il acquit le mobilier nécessaire à deux familles, que ses déplacemens continuels lui coûtaient beaucoup, et qu'il ne tira presque rien des meubles qu'il avait laissés à la campagne, il commença à emprunter.

Il aurait pu réfléchir que le train sur lequel il montait sa maison nécessiterait de nouveaux emprunts; qu'on peut prendre une jolie femme sans dot, mais qu'on n'est pas obligé d'épouser toute sa famille. Roberville vous le savez, est un homme à projets; et ces gens-là ne réfléchissent jamais qu'après l'événement.

Il était toujours empressé de se réunir le soir à sa petite femme. Une demi-heure à l'amour, le reste au sommeil, et les nuits sont courtes. Les journées s'écoulaient dans les dissipations de toute espèce, et ne pouvaient paraître longues. Roberville se trouvait passablement heureux. Il se plaisait sur-tout auprès de mademoiselle Félicité, sa belle-sœur, presqu'aussi jolie que Rose, et qui avait sur elle les avantages de la gaîté, d'une imagination vive, et des saillies qui en sont la suite naturelle. Il pensa que de l'Oseraie, qu'il accusait de le contredire toujours, avait eu raison dans cette circonstance comme dans mille autres. Il est certain, se disait-il, que si j'eusse attendu huit jours de plus, c'est Félicité que j'eusse choisie. Je ne fais que des sottises. Mais comme il n'y a pas de remède à celle-ci, les réflexions sont inutiles : ne réfléchis-

sons plus. Qui sait d'ailleurs ce que deviendra Rose ? C'est une plante tardive que la culture développera. A propos, cherchons-lui des maîtres.

Roberville n'en connaissait pas. Mais M. Bourguignon, qui avait servi un marquis, était au courant des usages, se piquait d'avoir du goût, et prétendait connaître ce qu'il y avait de mieux parmi ces gens qui vivent du superflu et de la sottise des grands, et des petits qui ont le ridicule de les singer. Ce fut donc M. Bourguignon qu'on chargea de choisir les maîtres qui allaient faire l'éducation de madame.

Il amena d'abord un danseur jeune, bien tourné, d'une jolie figure et qui se présentait avec grâce. Il avait, comme tous ses confrères, la prétention d'être homme essentiel et, comme la plupart d'entre eux, il avait tout son esprit dans ses jambes.

« Combien, monsieur, prenez-
» vous par leçon? Six francs, mon-
» sieur. — Six francs! J'aurais pour
» ce prix-là des maîtres de mathéma-
» tiques, de grec et de latin. — Vous
» les aurez, sans doute, monsieur.
» Mais à quoi servent le latin, le
» grec et les mathématiques? Moi,
» monsieur, j'enseigne l'art de plaire,
» j'anime les grâces, je les embellis,
» je les crée au besoin. Dans un an,
» Madame sera accomplie. Qu'est-
» elle à présent? une statue parfaite,
» à qui il faut que je communique
» la vie ».

Cette manière de définir la danse, de faire valoir des entrechats, n'était pas bête du tout. Ainsi, rien de tout cela n'appartenait à M. Duponceau. Il avait appris ces phrases d'un danseur de l'opéra, qui avait persuadé à tout Paris qu'une femme qui ne danse pas comme mademoiselle Guimard, n'est bonne à rien.

Il est tellement flatteur d'avoir une femme *accomplie*, un tel avantage est si réellement impayable, que Roberville ne marchanda plus. M. Duponceau se mit en devoir de donner sa première leçon.

« Que faites-vous donc, mon» sieur ? » vous prenez les mains » de madame ! — Pour la placer, » monsieur. — Vous enlevez son » fichu ! vous touchez ses épaules » nues ! — Pour les lui ouvrir. — Vous » la troussez, morbleu ! — Je re» lève, je drape sa jupe. — Ne re» levez rien, monsieur. — Il faut que » je voie les jambes. — Vous ne ver» rez que les pieds. — Il m'est im» possible de lui rien apprendre ainsi. » — Pardonnez-moi, pardonnez» moi. — Je connais mon art, peut» être. — Votre art ! Votre art ne » consiste pas à tâtonner une femme » de la tête aux pieds. — Je vous » proteste, monsieur.... — Je ne le

» veux pas, m'entendez-vous ? — » Savez-vous ce qui résultera de vo- » tre opiniâtreté ? — Qu'est-ce ? — » Dans un an, madame ne saura » rien. — Que vous importe, pourvu » que je vous paye ? — Et ma » gloire, monsieur ? »

Roberville s'étendit, en homme intéressé, sur l'indécence de semblables leçons. Il ne concevait pas comment des pères et des maris souffraient une telle licence. Duponceau lui jurait que c'était un usage généralement reçu; qu'un *professeur* de danse est un homme délicat par principes, et qu'en entrant chez une jolie femme, il laisse ses sens à la porte. Roberville tint ferme, et Duponceau fut obligé de composer. On convint que madame aurait une robe à coulisses, qui fermerait sous le menton, mais qui ne descendrait que deux doigts au-dessus de la cheville du pied, et qu'elle dan-

serait avec des gants. Or, comme une robe ne se fait pas en une demi-heure, la première leçon fut remise au lendemain.

Le professeur de musique se montra moins exigeant. Il ne demanda à voir ni les jambes, ni les épaules. Mais il s'étudia à donner à madame une pause romantique : il lui montra à arrondir son bras sur sa harpe, à laisser entrevoir ses formes, en se servant des pédales, à pencher mollement la tête, à baisser voluptueusement la paupière dans la romance, à lancer des regards perçans pendant un allegro. Roberville prétendait que tout cela n'est pas l'art. M. Saudrin répondait que ces moyens étaient au-dessus de l'art même, et le faisaient oublier; qu'on n'écoute pas une jolie femme qui déploie tous ces avantages, parce qu'on s'enivre du plaisir de la contempler qu'il suffit qu'elle pince supportablement quelques variations pour être

recherchée, fêtée, adorée, et qu'il est beau pour un mari, de trouver dans sa femme l'objet des désirs de tous, et celui dont il est exclusivement aimé.

» Mais, messieurs les *professeurs*, » puisque *professeur* il y a, il sem» blerait, à vous entendre, qu'on » ne prend une jolie femme que » pour les autres. Je ne me soucie » pas du tout que la mienne plaise » à tout l'univers. L'admiration » mène droit au cœur, et le cœur..... » — Ne mène à rien, monsieur. L'É» cueil que vous redoutez, n'est dan» gereux que pour les femmes sans » vertu ; et toutes celles qui pincent » de la harpe en ont beaucoup. — » Etes-vous marié, monsieur le pro» fesseur? — Non, monsieur, et je » n'ai nulle envie de l'être. — Eh » bien! monsieur, si cette envie » vous prend, vous ne voudrez ni » œillades langoureuses, ni regards

» animés. Vous n'entendrez pas que
» votre femme soit à demi nue, pour
» qu'on admire son bras et sa gorge,
» ni qu'elle place sa harpe de manière
» à faire deviner sa cuisse. Suppri-
» mons tout cela, s'il vous plaît, ou
» s'il faut choisir, je préfère la gau-
» cherie modeste, d'une femme qui
» vit dans son intérieur, aux grâces
» et à la voluptueuse vertu de vos *har-*
» *pistes*. — Alors, monsieur, il faut
» que madame devienne une artiste
» consommée, et qu'elle brille par
» son talent, si elle ne séduit point
» par ses formes. — Eh ! monsieur,
» voilà tout ce que je vous demande. »

Rose prenait ses leçons le matin. Elle faisait peu de progrès dans ces deux genres, mais beaucoup dans ce que le monde appelle *maintien*, et ce que les hommes indulgens nomment assurance. Le soir elle allait au spectacle. Elle ne trouvait de bon à l'Opéra que les ballets; elle baillait en écoutant

tant le *Tartufe* et *Mérope;* mais elle riait de tout son cœur des *Fourberies de Scapin*, et des tours de l'*Avocat Patelin*. Son goût pour la toilette se formait sensiblement, et tous les jours il lui fallait quelque chose de nouveau. On l'admirait à l'Estrapade, oh dame! Et tous ceux dont son mari avait composé sa société, étaient ses petits serviteurs : Rose se croyait un personnage.

Un jour, son mari était allé acheter un ouvrage très-agréable, et qui faisait un bruit prodigieux, à cause des idées hardies dont il abonde, et qu'on trouvait neuves alors. Papa Perceval se promenait au Jardin du Roi; maman et Félicité écoutaient un Géovéfain, bien pomponné, bien musqué, qui régnait, comme un petit sultan, sur son auditoire féminin. Roberville revient, son livre sous le bras. Il monte sans se faire annoncer, parce que la bourgeoisie

n'avait pas encore adopté cet usage, dont les maris, de tous les tems, devaient cependant pressentir l'utilité. Que voit celui-ci? M Duponceau caressait, baisait amoureusement la gorge de madame. Roberville, furieux, manifesta sa présence en appliquant un vigoureux soufflet au danseur, et il adresse des reproches sanglans à sa femme. « Mon »ami, monsieur me montre la danse »de Flore et de Zéphire; c'est ce »qu'il y a de plus nouveau; et ainsi »que l'air frais d'un beau matin joue »dans le calice des fleurs, ainsi Zé»phire s'enlace dans les bras de »Flore, et lui communique, par ses »baisers, l'incarnat de la rose. — »Et vous l'avez souffert! Quelle im»pudence! Et qui vous a dit tout »cela? — Mon ami, c'est monsieur. »— Vous verrez qu'elle me fera cocu »par excès de bêtise! Comment? »Ventrebleu! Cet homme est étendu

»sur un canapé, vous êtes sur ses »genoux, et il vous persuade qu'il »danse! Monsieur le drôle, je vais »vous attaquer en séduction. — Mon»sieur le mari, je ne possède pas un »écu, on se moquera de vous, et »voilà tout ce que vous gagnerez. — »On se moquera de moi! — Oui, »monsieur, on se moque des maris »qui ont de l'humeur, c'est l'usage. »— Sortez, faquin! » Duponceau sortit, et il était tems : monsieur le mari allait se faire raison à coups de canne.

Il était facile de pénétrer madame, et Roberville brûlait de savoir jusqu'où les choses avaient été poussées. Rose repondit avec son ingénuité ordinaire, et Roberville resta persuadé qu'il n'y avait eu que des baisers pris et rendus, mais que, cinq minutes plus tard.....

Une pareille aventure était bien faite pour dégoûter des maîtres à la

mode, et inspirer le projet des précautions pour l'avenir. Le *professeur* d'attitudes voluptueuses et de coups d'œil assassins fut aussi congédié. La réforme s'étendit jusques sur Bourguignon, à qui monsieur ne faisait pas l'honneur de le craindre personnellement, mais qui paraissait fait pour bien mener une intrigue.

Duponceau fut remplacé par un maître à danser de la rue des Fossés-St.-Victor. Soixante ans, une bouche dégarnie, les joues cavées, une perruque à trois marteaux, des souliers taillades partout à cause des cors et des durillons : voilà son signalement.

Le nouveau maître de harpe était à-peu-près du même âge ; et la goutte qui lui rongeait les mains, leur donnait quelque ressemblance avec des pates de chapon rôti.

Le successeur de Bourguignon tenait beaucoup de ces deux messieurs, et, à la faveur de ces chan-

gemens, Roberville crut pouvoir dormir en paix.

Une particularité qui le frappa, et qui ajouta à ses regrets, c'est que Félicité, qui n'avait reçu aucune leçon, mais qui assistait régulièrement à celles que prenait sa sœur, savait ce qu'on avait inutilement essayé de lui apprendre; et son beau-frère, occupé un jour dans un cabinet voisin, fut étonné d'entendre raisonner la harpe de madame avec assez de méthode et de précision. Il croit qu'il s'est opéré dans sa femme un changement subit. Il se lève enchanté; il accourt. Félicité, qui se croyait seule, s'étonne à son tour; elle s'arrête, la harpe est muette, mais Roberville a vu. « Ah! »lui dit-il, en l'embrassant, on ne »vous ferait pas croire, à vous, que »vous dansez, si vous étiez assise »sur les genoux d'un homme couché »sur un canapé ». Félicité rougit du

plaisir de mériter l'éloge, et de celui d'être vengé d'un choix injuste et précipité. L'amitié qu'avait déjà pour elle son beau-frère, devint un sentiment exclusif, qui, par la suite, le consola de bien des choses, parce qu'elle le partagea sincèrement.

Cependant, Roberville dépensait le double de son revenu, et il ne réfléchissait pas encore aux inconvéniens qu'entraîne le dérangement des affaires. Jusques-là, il n'avait rien vendu, mais les emprunts se succédaient. Rose, qui ne calculait pas plus que lui, demandait toujours; et si son mari se permettait de légères observations, elle fronçait son joli sourcil, son front était nébuleux. Elle ne recouvrait la parole, le sourire ne reparaissait sur ses lèvres, que lorsque le marchand d'étoffes et la couturière reparaissaient.

Il y avait déja quelque tems que Félicité prévoyait les suites de ce

désordre. La timidité naturelle à son âge, une sorte de délicatesse ne lui permettaient pas de s'ériger en censeur, et de faire la leçon à son beau-frère. Cependant, l'avenir désastreux qui le menaçait, lui et son épouse, la déterminèrent enfin à surmonter de frivoles considérations. Elle parla avec douceur, et la solidité de ses raisonnemens n'en fut que mieux sentie.

Roberville forma à l'instant le projet de payer ses dettes avec ses économies. Honteux de revenir sur ses pas, craignant de s'expliquer avec Mme. Perceval, il prit le parti de lui écrire qu'il avait été égaré par son cœur, et que l'état de sa fortune ne lui permettait plus de soutenir son train de maison. Il représenta à sa femme que douze francs dépensés chaque jour au spectacle, font, par an, cent quatre-vingt louis qui valent mieux que toutes les ariettes et les

gambades du monde ; qu'une jeune dame peut être très-passablement mise, sans payer dix louis par mois à sa couturière et à sa marchande de modes, et qu'à dix-huit ans on peut se passer d'un *remise*.

Mme. Perceval se soumit : elle n'avait pas d'autre parti à prendre ; mais Rose avait appris déjà des dames de l'Estrapade, qu'une femme ne doit jamais céder à son mari. En conséquence de ce principe, elle entreprit de prouver, et elle prouva très-mal qu'elle ne pouvait, qu'elle ne devait pas réduire sa dépense. Roberville, qui l'aimait moins, à mesure qu'il s'attachait davantage à sa sœur, prononça le mot je le *veux* ; mot fatal, qui met toujours le feu dans un ménage : Rose pleura, et son mari lui tourna le dos.

Vous prévoyez bien que les bonnes amies furent consultées. Indépendamment de l'esprit de domination,

passion première des femmes, celles-ci tenaient à certains dînés, où Roberville faisait également régner l'abondance et la gaîté ; et on n'est pas fâché, à l'Estrapade, de ménager son pot au-feu. Un *chorus* général d'indignation s'éleva contre les maris impérieux. On se consulta, on discuta, et arrêta que Rose opposerait la résistance à des prétentions absurdes, et que si son mari employait les moyens violens, elle se vengerait.

Elle ne savait pas encore comment une femme se venge, et elle n'osait le demander, de peur de passer pour ce qu'elle était. Mais elle déclara très-nettement à Roberville, qu'une femme *comme il faut* ne peut vivre sans voir Clairval et Vestris, et qu'elle continuerait de fréquenter les spectacles. Ce ton tranchant étourdit d'abord Roberville ; mais, revenant au sentiment de sa dignité,

qu'on outrageait avec impudeur, il prononça la défense positive de sortir sans son agrément.

Rose ignorait les dangers où s'expose une femme qui brave un mari raisonnable. La perte de son affection, celle de l'estime des honnêtes gens, les chutes réitérées où peuvent l'entraîner son dépit, et l'abandon de ceux qui la soutiennent contre elle-même, par des égards, des respects qu'il est toujours flatteur de mériter, rien de tout cela n'était prévu, ne s'était même offert à sa pensée. Elle sortit; elle fut prendre Mme. Thomasseau, la plus élégante de ses jeunes amies, et elles allèrent entendre les vers voluptueux d'*Atys*.

Selon l'usage invariable des femmes, Rose raconta en chemin la scène très-vive qu'elle avait eue avec son mari; et Mme. Thomasseau ne manqua point de la féliciter sur sa

noble et courageuse résistance : elle l'exhorta à secouer entièrement le joug, et à jouir de sa jeunesse.

Mme. Thomasseau jouissait de la sienne dans toute l'étendue du mot. Elle avait épousé un riche marchand de draps, et elle vivait chez elle avec son premier garçon, dont elle n'était pas fort éprise, mais qu'elle trouvait commode d'avoir sous sa main. Elle avait un bijoutier à la porte des Tuileries, un conseiller au parlement au Marais, et un officier aux gardes au faubourg Saint-Germain ; de sorte que, dans quelque quartier de Paris qu'elle allât, elle rencontrait, sans se détourner d'un pas, l'amour ou le plaisir, ce qui ne laisse pas d'être agréable.

Mme. de Roberville devait aller vîte avec une telle institutrice. A peine furent-elles placées et eurent-elles jeté un coup d'œil rapide sur

tous les points de la salle, que madame Thomasseau s'écria : Voilà votre vengeur! Ce vengeur était un jeune mousquetaire, qui occupait la loge voisine.

Rose voit un officier bien brillant, bien tourné, d'une figure aimable, et elle ne conçoit pas encore quel mal ce vengeur peut faire à son mari. Le mousquetaire, qui déjà dévorait des yeux deux jolies femmes, dont il n'est separé que par une frêle barrière, a saisi le sens des mots jetés par Mme. Thomasseau. Il débute par une salutation moitié leste, moitié polie. Mme. Thomasseau y répond par une inclination de tête et un doux sourire. Rose se lève et répond par une profonde révérence, telle que la lui faisait faire Duponceau, au commencement et à la fin du menuet. Le mousquetaire eut envie de rire; mais, Rose était si jolie!

Pouvait-elle long-tems paraître ridicule ?

Il s'approche, il parle de la pièce qu'on va jouer, des actrices qui vont paraître, de la mode du jour, de Longchamp, du maréchal de Saxe, et il parle de tout avec l'amabilité que donne l'esprit, et la grâce que procure l'usage du grand monde. Bientôt il cesse de généraliser la conversation; il s'occupe exclusivement de ces dames; il se félicite du hazard heureux qui les lui a fait rencontrer. Ne les aura-t-il vues un moment que pour les regretter toujours? Emporteront-elles le repos du reste de sa vie? C'est Mme. Thomasseau qui répond à tout, et qui ne répond pas mal. Son doux sourire a engagé la conversation; c'est tout ce qu'elle voulait. Maintenant, sa gaîté est modeste, réservée, décente même, parce qu'elle sait que les hommes ne s'attachent qu'en proportion de

la résistance qu'ils éprouvent, et qu'elle se flatte que Rose réglera sur elle tout son ton et son maintien. Si Mme. Thomasseau eût été seule, elle subjuguait le mousquetaire. Il avait balancé un moment. Mais c'est maintenant à Rose que s'adressent ses vœux; elle est l'objet unique de ses desirs, et Rose méritait la préférence.

« Mademoiselle est sans doute de »Paris! — Non, Monsieur. — Com»ment? Une provinciale aurait ces »grâces naturelles, cette tournure, »cette aisance qui n'ont rien d'af»fecté!» Ici, Rose rougit de plaisir: la flatterie est l'arme la plus dangereuse des hommes. « Mademoiselle »est chez des parens, sans doute? »— Je suis chez mon mari, Mon»sieur. — Mariée, mariée à cet âge! »C'est un meurtre, une indignité! »Et quel est l'heureux mortel qui a »ravi cette fleur? — Heureux! Il ne

»l'est pas, Monsieur. — Comment, »Madame, il ne l'est pas? — Il le »dit, Monsieur. Le monstre! Et, »que lui faut-il donc? — Que je »me soumette à des volontés tyran»niques. — Voilà bien les maris! »Le vôtre ose être exigeant, lui, qui »devrait passer sa vie à vos pieds! »Vengez-vous, Madame, c'est le »seul parti qui vous reste.» Hélas! pensait Rose, je le veux bien; mais, qu'il me dise donc comment on se venge; moi, je n'ose pas le demander.

Notre mousquetaire n'était pas homme à le lui laisser ignorer longtems. Des expressions passionnées, un ton vrai que donne toujours le desir, que les femmes veulent bien prendre pour de l'amour, firent palpiter le cœur de Rose. Elle écoutait, elle n'avait plus la force de répondre, et le mousquetaire n'y perdait rien.

Déjà l'entreprenant officier a passé dans la loge voisine; déjà il a couvert de baisers une main charmante qu'on lui abandonne : c'est plus qu'on doit oser en public, c'est aussi tout ce qu'on peut s'y permettre; mais ces baisers étaient expressifs. Avant la fin du spectacle, Rose commençait à se douter de quelque chose, et la vengeance à lui paraître douce.

On allait se séparer, et on voulait se revoir. Le mousquetaire demande la permission d'aller, le lendemain, assurer Madame de son respect : c'est toujours par-là que l'on commence, même avec celle qu'on veut le moins respecter. «Je le demande »pas mieux, Monsieur; mais, mon »mari!.... — Laissez-moi faire, »Madame, je serai son ami. — »Vous serez son ami! Vous ne me »vengerez donc pas?» Le mousquetaire partit d'un éclat de rire :

Mme. Thomasseau suivit son exemple. « C'est un enfant à former, dit-»elle. — Je m'en charge, Madame. »Mais, de quoi donc riez-vous? — »Charmante ingénuité ! Précieuse »ignorance qu'il me sera si doux de »dissiper ! »

On convient de l'heure et du prétexte que prendrait M. de Vercourt; des moyens qu'on emploierait si le mari était un homme sans usage, sans savoir-vivre; et le mousquetaire fit monter ces dames dans le carrosse de certaine comtesse qui était à sa disposition. Contenu par la présence de Mme. Thomasseau, qu'il prenait pour une demi-vertu, et à qui il faisait trop d'honneur, il se borna à ces protestations qui manquent rarement leur effet, qui sont sincères la veille, et auxquelles une femme qui a de l'expérience ne croit plus le lendemain. Il les déposa sur

la place de Saint-Michel, pour leur donner le tems d'arranger la fable qu'elles débiteraient en rentrant, et il courut attendre le moment heureux dans les bras de sa comtesse.

Robervilie fut aussi indigné que surpris de l'évasion de sa femme. Il concevait qu'on peut, à son âge, ne pas obéir rigoureusement, et chercher à couvrir la désobéissance de quelque prétexte spécieux; mais, braver ouvertement un époux, mépriser sa colère et les convenances, jusqu'à lui faire dire par ses gens qu'elle est allée à l'Opéra, est un excès d'audace qu'il ne devait pas attendre d'une femme de dix-sept ans : c'est ce qu'il ne peut pas souffrir, c'est ce qu'il doit réprimer.

Quels moyens emploiera-t-il ? Dix plans divers se succèdent, et tous à l'éxécution lui présentent des inconvéniens qu'il n'a pas prévus d'abord, parce qu'il est toujours en-

traîné, par son imagination, au-delà de ce qui est raisonnable. Consultera-t-il Félicité? En fera-t-il l'ennemie de sa sœur? peut-il même le desirer? Sa meilleure, son unique amie ne se dégraderait-elle pas à ses yeux, en nourrissant en lui un éloignement qui, chaque jour, devenait plus prononcé? A-t-elle d'ailleurs l'expérience qui, seule, peut conseiller sagement dans une conjoncture aussi délicate?

Indécis, incertain, mais toujours furieux, Roberville court chez M. de l'Oseraie, chez cet homme à qui il doit tant, qu'il a trouvé sensible à ses peines, indulgent pour ses erreurs, et dont il a si mal reconnu le tendre attachement. La longueur de la route, la fraîcheur de l'air, lui avaient calmé la tête; et, en entrant chez son ami, il ne sentait plus que ses torts envers cet être estimable.

Il s'attendait à être froidement reçu; il le méritait; il en convenait lui-même. Quel fut son étonnement, lorsque de l'Oseraie prit, à son aspect, un air riant, et lui serra la main!

« Tu me délaisse dans la prospé-»rité : tu as donc quelque nouvelle »disgrâce à me confier? J'aime que »tu reviennes à moi dans le malheur. »Cela prouve ta confiance et une »affection que tu oublies trop sou-»vent, mais que rien ne peut étein-»dre. Voyons, mon ami, que puis-je »pour toi?

Roberville, rassuré, raconta tout ce qui s'était passé depuis son mariage jusqu'à ce moment. Rendu, par la bienveillance de son ami et par la chaleur du débit, à son premier ressentiment, il peignit les torts de sa femme en traits de feu. De

l'Oseraie sourit et lui dit : « N'attachons pas à une première imprudence, une importance que probablement elle ne mérite pas. Ta femme a fait une fausse démarche; mais il me semble que tu en es l'unique cause. — Moi, mon ami, moi! — Ecoute, Roberville. Tu as commencé par vouloir faire de ton amour et de celui de ta femme, l'occupation de tous les jours et de tous les momens. Tu t'es hâté d'user un sentiment qui n'est pas éternel, qui ne se reproduit jamais ; tu l'avais éprouvé dix fois : voilà une première faute.

»Ton amour-propre se révolte, s'indigne pour une misérable chanson, qui eût été oubliée le lendemain. Tu te mets en état de guerre avec tout un village; tu es forcé d'enlever ta femme des lieux où elle vivait dans la médiocrité, au milieu de gens simples comme elle,

»qui ne pouvaient ni la corrompre,
»ni même altérer la pureté de ses
»goûts. Tu la conduis à Paris; tu
»ouvre ta maison à des gens que tu
»ne connais pas, et qui peuvent être
»dangereux. — Je ne reçois, à peu
»d'exceptions près, que des femmes.
»— Tant pis. Ce genre de liaison
»est d'autant plus dangereux qu'il est
»plus libre; et de tous les corrup-
»teurs, le plus insinuant, le plus
»perfide est une femme corrompue.
»Revenons.

»Tu prends un état que ta for-
»tune ne te permet pas de soutenir.
»Tu fais contracter à Rose l'habi-
»tude du luxe et des plaisirs dispen-
»dieux, et lorsque ta raison te fait
»sentir la nécessité d'une réforme,
»tu crois qu'il suffira d'un mot pour
»y ployer une jeune femme sans
»jugement et sans expérience! Elle
»résiste, tu devais t'y attendre; et
»au lieu de voir, dans sa ré istance,

»l'effet certain de son défaut de »lumières, au lieu de l'amener in»sensiblement à tes idées par la »douceur, par des raisonnemens, tu »deviens exigeant, impérieux. Tu »prononce le mot, *je le veux*, mot »que des circonstances majeures lé»gitiment quelquefois, mais qui est »toujours le signal de la discorde, »et qui ne laisse d'autre parti que »celui de la sévérité. Que de fautes »à-la-fois!

» Ta femme s'aigrit au lieu de cé»der. Elle désobéit ouvertement, et »elle veut que tu le sèches. Quelles »sont maintenant tes ressources avec »un être qui n'en a aucune dans »l'esprit, et qui a cessé d'aimer? Ne »t'abuse pas là-dessus, mon ami! »Eût-il survécu quelque chose de ce »premier amour à l'abus que vous »en avez fait, cette faible lueur a dû »s'éteindre par ce mot redoutable.

» C'est un malheur de le prononcer » quand on y est contraint ; c'en est » un plus grand d'être forcé de le » soutenir ; mais le dernier de tous » est de voir mépriser une autorité » légitime, sans laquelle il n'existe » pas d'ordre dans une maison.

» Je te le répète, j'attache peu » d'importance à la démarche qu'a » hasardée ta femme. Mais tu t'es mis » toi-même dans une position qui ne » te permet plus de reculer. Repré- » sente-lui d'abord qu'elle a manqué » à son devoir. Déclare-lui, avec fer- » meté, qu'à la première désobéis- » sance, tu la mettras dans un cou- » vent. Elle parait altière ; elle déso- » béira encore, je le crains. Alors, » il n'y aura plus à balancer. Effectue » ta menace. Conduis-là dans une » maison décente ; fournit abondam- » ment au nécessaire, mais emprime » d'abord la terreur. Elle passera de

l'indifférence

» l'indifférence à la haine. Mais les » remontrances d'une supérieure » éclairée, ses propres réflexions la » ramèneront insensiblement à toi et » à ce qu'elle se doit à elle-même. » Elle verra dans son époux un ami » vrai envers qui elle a eu des torts » réels : elle aura appris à craindre, » à respecter ton autorité, et elle te » saura gré de ta clémence, quand » le moment d'en user sera venu.

» Tels sont, mon ami, les tristes » et uniques conseils que je puisse » te donner; tel est le parti que » j'eusse pris moi-même, si le sort » m'eût mis à une semblable épreuve. » — Quant à toi, tu es heureux en tout. » — J'ai fait ce qu'il fallait pour » l'être. Quand j'ai pensé au mariage, » j'ai comparé l'amour à un mé- » téore éblouissant, mais passager. » J'ai senti qu'une vive amitié, des » soins, des prévenances, des égards

» mutuels, rendent seuls constam-
» ment heureux, et j'ai eu le bon-
» heur de rencontrer une femme pé-
» nétrée comme moi de ces vérités.
» Va, mon ami, je te plains au-
» tant que je t'aime; mais sois
» homme, et déploies-en le carac-
» tère. »

En quittant M. de Vercourt, ma-
dame Thomasseau avait fait la leçon
à sa compagne. « Il faut, lui avait-
» elle dit, mener son mari où en
» être esclave, et dans l'alternative,
» il n'y a pas à balancer. Vous vé-
» nez de débuter comme un ange :
» sachez maintenant persévérer. Il
» vous en coûtera, à la vérité, quel-
» ques efforts, vous aurez quelques
» combats à soutenir pour subju-
» guer un homme qui annonce de
» l'énergie; mais l'empire est le prix
» du courage, et vous le perdez sans
» retour, si vous cédez une fois. Dé-
» clarez d'un ton aisé et ferme que

» vous n'entendez pas vous contrain-
» dre, et que vous avez été à l'Opéra,
» parce que tel était votre bon plai-
» sir. Si M. de Roberville s'emporte,
» opposez une dignité calme à l'o-
» rage, et retirez-vous dans votre ap-
» partement.

» N'allez pas lui parler du char-
» mant mousquetaire : au moindre
» soupçon d'une intrigue galante, il
» ameuterait contre vous tous les
» maris ; ces animaux-là ont tous le
» ridicule de ne vouloir pas être
» trompés. Il entraînerait encore
» dans son parti les dévotes, les
» prudes, les bégueules ; et une
» femme qui n'a plus pour elle que
» ses amans, est à peu près seule :
» car ce n'est plus l'amour de l'indi-
» vidu qui les guide, c'est celui du
» plaisir, et cet amour-là n'est qu'un
» goût passager. Bonsoir, ma pe-
» tite. Fermeté, adresse et discré-

» tion : avec cela une femme arrive
» à tout. »

Roberville et Rose se conformèrent exactement aux conseils qu'ils avaient reçus. Le mari exigea tout ; l'épouse ne voulut rien accorder. Ils se séparèrent aussi indifférens l'un pour l'autre que s'ils eussent eu quinze ans de mariage, et aussi animés, aussi aigris que deux Normands qui se menacent mutuellement d'une assignation.

Il est bien extraordinaire, pensait Roberville, que ma femme ne trouve des idées, qu'elle ne s'exprime facilement que pour me contredire. Vous verrez qu'elle deviendra aimable pour tout le monde, excepté moi. Cette remarque de Roberville pourrait être faite par bien des maris, qui n'y pensent pas. Concluons-en que tout est pour le mieux, et ajoutons

une huitième *béatitude* à celles que nous connaissons déjà : *Bienheureux les maris faciles et confians.*

## CHAPITRE III.

*Vous deviez vous attendre à cela.*

Madame de Roberville dormit très-bien : les sots ne s'affectent jamais. Son mari se frotta le front une partie de la nuit : était-ce un pressentiment ? L'image du beau mousquetaire se présenta le matin à l'imagination paresseuse de madame, et fixa le sourire sur ses lèvres. Monsieur, à son réveil, retrouva les soucis sur son oreiller.

Il était à peine levé, qu'on lui annonça quelqu'un qui demandait à le voir avec empressement. Roberville ordonne qu'on fasse entrer, et à peine a-t-il parlé, que la porte s'ouvre, qu'un jeune homme se précipite et

le serre dans ses bras en s'écriant : « Mon cousin, mon cher cousin! »

Roberville le regarde. Taille bien prise, figure heureuse, habit de soie noire complet, dentelles d'Angleterre, épée d'acier, chapeau sous le bras : on pouvait reconnaître ce parent-là. Roberville n'y voyait qu'une difficulté : il ne se souvenait pas d'avoir oui dire à sa mère qu'il eût jamais des oncles ou des tantes, et sans cela il n'est pas aisé d'avoir des cousins.

« Monsieur, répondit-celui-ci, » votre père avait un frère nommé » Hippolyte, qui parvint à l'âge de » dix-huit ans, sans avoir faire autre » chose que jurer, boire, jouer aux » dés et avec les filles. Grand-papa » Robert, qui n'était pas endurant, » le fit enlever, conduire à Brest et » mettre à bord d'un vaisseau qui partait pour les Antilles.

» Au milieu de la traversée, le bâ-
» timent fut assailli d'une tempête,
» dont je vous ferai l'histoire si vous
» voulez. — C'est inutile, monsieur.
» — Il fut jeté sur un rocher où il
» se brisa. L'équipage se mit dans les
» chaloupes, et on refusa d'y rece-
» voir Hippolyte, parce qu'on ne
» voulait pas les surcharger, et que
» si quelqu'un devait être noyé, il
» valait mieux que ce fût un mauvais
» sujet qu'un autre. En conséquence
» de ce raisonnement, auquel Hip-
» polyte eût répondu d'une manière
» victorieuse, si on lui en eût laissé
» le temps, il fut réduit à s'accro-
» cher à quelques planches mari-
» et il resta dans l'eau jusqu'
» attendant le moment d'être tout à-
» fait submergé, ou tiré de-là par
» quelqu'un de ces coups du sort qui
» tiennent du prodige, et que ce-
» pendant on lit partout.

» Bientôt il se trouva les épaules

» hors de l'eau ; une heure après, » il n'en avait que jusqu'à la ceinture ; enfin le roc se découvrit, » et Hippolyte put se promener à » pied sec. Vous allez me prendre » par mes propres paroles, et crier » au miracle. Rien n'est pourtant » plus simple que ce que je vous raconte : la marée baissait, voilà » tout.

» En se promenant sur son rocher, » Hippolyte pensa que la marée » qui avait baissé remonterait infailliblement au bout de six heures. » Il ne savait même pas si elle ne » baissait pas déjà au moment où le » vaisseau périt, auquel cas il aurait » à la marée prochaine, de l'eau par » dessus la tête, perspective qui n'était pas faite pour l'égayer.

En faisant toutes ces réflexions, » il broncha et tomba, parce qu'il » observait les bornes de l'horizon,

» au lieu de regarder à ses pieds. Sa
» chute ramena son imagination va-
» gabonde au point qu'il occupait,
» et il se trouva entre un coffret et
» deux caisses, dont il ne put se ti-
» rer qu'à l'aide d'un ferrement avec
» lequel il les brisa. Une des caisses
» était pleine de biscuit, l'autre de
» vin de Champagne, et le coffret
» d'or.

» Hippolyte but et mangea, et se
» trouva assez bien pour tenir à la
» vie et aux jouissances. Il regarda
» ses richesses avec complaisance,
» et jugea que s'il pouvait les porter
» à terre, il aurait de quoi jouer aux
» dés et avec les filles le reste de ses
» jours. Il n'y avait qu'un obstacle à
» surmonter : c'est que la terre était
» à quatre ou cinq cents lieues de
» lui.

» Cependant, comme un grand
» cœur ne désespère de rien, Hippo-
» lyte se mit à fabriquer, des débris

» du bâtiment et de quelques cor-
» dages rompus, un mauvais radeau
» sur lequel il chargea ses provisions
» et son or. Il s'y plaça ensuite, s'y
» attacha fortement, et s'abandonna
» à sa bonne ou à sa mauvaise for-
» tune.

» Bientôt un vaisseau, que la tem-
» pête avait aussi écarté de la route,
» mais qu'elle n'avait pas brisé, pa-
» rut fort à propos, et recueillit
» Hippolyte, son biscuit, son vin de
» Champagne et sa cassette. Tout
» cela est arrangé pour le mieux, al-
» lez-vous dire. J'en conviens avec
» vous ; mais une preuve certaine
» de la vérité de ces faits, c'est que
» me voilà, et que je n'existerais point
» si mon père se fût noyé alors.

» Hippolyte, arrivé à Saint-Do-
» mingue, crut en être quitte pour
» payer généreusement son passage.
» Ce n'était pas là le compte du ca-
» pitaine. Presque tous les hommes

» sont fripons, quand ils peuvent
» l'être avec impunité. Celui-ci
» avait jeté un dévolu sur la cassette
» de mon père, et il lui déclara qu'il
» fallait partager, ou s'attendre à être
» dénoncé et à perdre le tout. Hip-
» polyte dit au capitaine que le trait
» n'était pas delicat. Le capitaine ré-
» pondit qu'on fait toujours mal ses
» affaires avec de la délicatesse, et
» il persista si vivement dans ses
» prétentions, qu'Hippolyte aima
» mieux se tirer de ce pas difficile
» avec cent mille écus qu'avec
» rien.

» Il vécut un an comme un petit
» seigneur. Un an de cette vie encore,
» et il ne lui serait plus rien resté.
» L'amour, qui fait au hazard le
» bien et le mal, l'amour le sauva.

» Hippolyte rencontra chez le
» gouverneur la fille d'un riche ha-
» bitant, jeune, jolie et très-éveillée.
» Vous savez qu'il aimait à jouer

» avec les filles ; elle aimait à jouer » avec les garçons ; ils jouèrent tant » qu'au bout de six mois monsieur » le gouverneur lui notifia que s'il » n'épousait mademoiselle Sophie » dans les vingt-quatre heures, il » le ferait mettre aux fers à la ré- » quisition de son père.

» Comme une femme jeune, jo- » lie et riche, vaut mieux qu'un pro- » cès criminel, Hippolyte épousa » mademoiselle Sophie.

» Comme il n'était pas très-con- » tent de son père, il n'avait pas jugé » à propos de lui donner de ses nou- » velles.

» Comme un père se console aisé- » ment de la perte d'un mauvais sujet, » le grand-papa Robert ne s'occupa » plus de son fils.

» Comme un goût qu'on ne com- » bat point devient irrésistible, ma

» mère joua tant avec les garçon[illegible]lle-
» qu'elle en mourut.

» Comme il est juste qu'un père
» meure avant son fils, le mien s'est
» décidé, il y a six mois à me trans-
» mettre sa fortune.

» Et comme on ne jouit bien de
» de son opulence qu'à Paris, j'ai
» tout réalisé, je me suis embarqué,
» et je suis ici depuis huit jours.

» Mon premier soin a été de cher-
» cher les Robert, s'il en existait en-
» core. Je n'avais reçu de mon père
» que des renseignemens très-géné-
» raux sur sa famille. Cependant, à
» l'aide de quelques notes du lieute-
» nant de police, et des régistres de
» votre paroisse, je vous ai découvert,
» mon cher cousin, et je m'empresse
» de vous offrir mon amitié, et
» votre part de deux millions, si
» vous en avez besoin. »

Cette histoire était un peu extraordinaire, et le ton du narrateur peu propre à persuader. Mais le moyen de ne vouloir pas être le cousin d'un homme qui a deux millions, et qui vous offre sa bourse! Roberville devait soixante mille livres, et les intérêts de cette somme réduisaient son revenu à neuf mille francs. Il forma le projet de se libérer aux dépens du cousin.

Il devait craindre que le parent attribuât le dérangement de ses affaires à son inconduite, ce qui pourrait éteindre tout-à-coup cette belle chaleur, ce noble désintéressement. Roberville jugea donc à propos de faire précéder la demande des soixante mille francs, du récit des faits qui avaient successivement nécessité les emprunts; et il conta au cousin les particularités que vous connaissez déjà. Le cousin le plaignit, le loua de la fermeté qu'il

opposait aux fantaisies d'une fem[illegible] déraisonnable, s'engagea formellement à payer ses dettes, et finit par une offre qui devait séduire un homme dans sa position.

« J'ai acquis hier, lui dit-il, à » Épinay, près Saint-Denis, une » propriété charmante. La maison » est simple, mais les jardins sont » délicieux. La nature n'a produit » nulle part de paysage aussi piquant » aussi varié ; nulle part l'ordonnateur n'a aussi complètement caché » l'art. Ce chef-d'œuvre est l'ouvrage » de M. de Nayer, qui s'est fait la » plus haute réputation en ce genre(*). » Vous le connaissez, mon cousin ? » — Non, mon cousin. — Vous en » avez au moins entendu parler ? —

(*) Ces jardins existent réellement. Ils appartiennent à M. de Nayer, maire d'Epinay, qui en fait parfaitement les honneurs, et qui passe sa vie au sein des arts et de l'amitié.

» On en parle partout. — Je vous prête ma maison. Conduisez-y madame de Roberville, et passez-y » quelques mois avec elle. Les beautés locales la séduiront, et elle perdra insensiblement à Epina y ces » habitudes qui vous blessent si justement. Vous serez arrivé à votre but » sans avoir été contraint d'employer » l'autorité, moyen que dans notre » famille on emploie toujours à regret. »

Roberville trouve la proposition sage et naturelle. Il se félicite de ramener, sinon l'amour, du moins le calme dans sa maison. Il accepte avec les protestations de la plus vive reconnaissance et du dévouement le plus absolu. Il fait appeler madame.

Madame paraît, et monsieur lui présente le cousin. Elle le fixe, recule et rougit. « Quel enfantillage ! » s'écrie Roberville. Approchez, madame; embrassez un parent géné-

» reux, qui rétablit nos affaires. » Rose hésite, elle balance, elle cr[illegible] de faire quelque bévue; son [illegible] la pousse dans les bras du cousin. Par quelle fatalité l'hymen donne-t-il toujours tête baissé dans les piéges que lui tend l'amour ?

Le cousin est le mousquetaire; la maison d'Epinay appartient à sa comtesse, et il n'aurait pas un sou, s'il n'avait emprunté la veille cinquante louis à un de ses camarades.

Roberville fait part à sa femme de l'intention où il est de passer quelque temps à Epinay. Sa femme lui répond qu'elle est disposée à faire ce qui lui plaira, et que la société de son parent lui sera toujours agréable. « Voyez-vous, disait tout bas Rober-» ville au mousquetaire, voyez-vous » les effets heureux de l'énergie que » que j'ai déployée hier? Les fem-» mes, quoi qu'elles disent, sentent » qu'elles sont faites pour obéir. Elles

» ploient sous un mari ferme, et ne ré-
» sistent qu'à un sot.—Vous avez rai-
» son, mon cousin. Mais sachez mainte-
» nant adoucir le joug, à mesure
» que ma cousine reviendra à son de-
» voir. » — Vous sentez bien que je
» l'engagerai à être toujours plus sou-
» mise, en reconnaissant sa docilité
» par des égards, des attentions. Oh!
» je sais comment il faut mener une
» femme. — Mon carosse est à la
» porte : ne laissez pas refroidir ces fa-
» vorables dispositions. » Les mous-
quetaires menaient les affaires rapi-
dement, et celui-ci était plus mous-
quetaire qu'un autre.

« Allons, ma bonne amie, donnez
» ordre qu'on nous fasse une malle ou
» deux pendant que nous déjeunerons.
» — J'y cours, mon ami. — Je suis
» sûr, mon cousin, que vous n'aurez
» plus de ma cousine que de la satis-
» faction. — Ma foi, je commence
» à le croire. »

M. de Vercourt ne manqua point d'offrir son hommage à la famille assemblée. Roberville répéta exactement ce que lui avait dit le cousin. Papa et maman Perceval ouvrirent les yeux et les oreilles. Félicité observait le jeune homme, et tira son beau-frère à part. « Ne lui trouvez-vous » pas, dit-elle, un air contraint ? — » Bah ! voulez-vous qu'un homme de » vingt ans, qui n'a encore vécu qu'a- » vec des nègres, soit à son aise, au » milieu de quatre à cinq personnes » qu'il voit pour la première fois? Ap- » prenez qu'il me donne soixante » mille francs, et qu'il me prête les » plus beaux jardins des environs de » Paris. — Je n'ai rien à répondre à » cela. »

On déjeune. M. de Vercourt est réservé, gai, spirituel avec décence. Pas un regard qui s'adresse à Rose ; toutes ses attentions sont pour Félicité. « Il est charmant, disait tout

» Dis maman Perceval. Si elle pouvait le fixer, pensait Roberville! Beaucoup de maris sont de cette finesse-là.

On laisse la garde des lieux au beau-père et à sa femme; on témoigne à Félicité de vifs regrets de la quitter; on se promet de venir quelquefois passer un jour avec elle; on ne manquera pas de lui amener l'aimable cousin. On part, on arrive à Epinay.

« Cette maison, dites-vous, ap» partient à la comtesse? — Et si la » fantaisie d'y venir lui prenait? — » Elle est dame d'atours de la Dau» phine, et elle est de service en ce » moment. — Et son carosse? — » Un moment donc, vous ne me lai» sez pas le temps de respirer. M. de » Vercourt a renvoyé l'équipage, et » il a dit à Roberville: Il faut lui ôter, » avec les moyens d'aller à Paris, » l'envie d'y retourner. »

La jolie cousine se lance dans les bosquets, dans la prairie. Elle monte le yacht, elle visite les îles; partout elle admire, elle s'écrie, elle proteste qu'elle passerait sa vie dans ce lieu de délices. Roberville partage son ravissement. Il n'a qu'un regret, c'est de ne pouvoir acquérir ses jardins enchantés. « Mais le cousin est » si bon! il paraît tenir si peu à ce » qu'il a! Je ne lui ai demandé que » soixante mille francs; il m'eût éga- » lement donné cent mille écus. Qui » sait, lorsqu'il apprendra combien » je tiens à cette propriété..... » *Vanitas vanitatum!*

Quand on n'est que trois à la campagne, il est difficile de se ménager des têtes-à-têtes; et quand on n'a que cinquante louis à sa disposition, il n'y a pas de temps à perdre. Vercourt avait distribué les logemens de manière à pouvoir s'introduire facilement la nuit prochaine chez madame.

mais il fallait au moins trouver le moment de lui dire à l'oreille: Vous laissez votre porte ouverte, parce qu'elle crie sur ses gonds. Il suivait Rose pas à pas; mais il avait toujours sur ses talons le cher mari, trop reconnaissant pour ne pas faire à son noble parent la cour la plus assidue. Vercourt enrageait .... et Rose aussi.

On dîne, et le repas est frugal. Le mousquetaire assure qu'une vie sobre est mère de la santé, qu'il se trouve à merveille de ce régime; et Roberville n'a garde de le contredire. C'est la femme du jardinier qui a fait la cuisine; c'est le jardinier qui apporte les plats et qui se retire. Vercourt proteste qu'il ne peut souffrir les domestiques, qu'ils ôtent toute la liberté de la conversation, et qu'ils sont souvent les espions de leurs maîtres. Roberville ne manque pas d'assurer que pour être bien servi, il faut se servir

soi-même. Cependant il regarde sa femme ; il craint qu'un genre de vie aussi nouveau ne lui déplaise extraordinairement.... Sa femme conserve sa gaîté franche et son air satisfait.

Il amène la conversation sur l'objet qui l'intéresse essentiellement. « Il est » inutile mon cousin, de me parler » de cela davantage: c'est paraître » douter de ma sincérité. J'ai contracté un engagement ; je le tiendrai. Mais l'exécution tient à certains arrangemens que je dois prendre avec mon banquier. Je ne peux » terminer avant quinze jours, et j'en » suis bien fâché. — Que cela ne vous » chagrine pas, mon cousin. J'attendrais un mois s'il le faut. — Je vous » certifie qu'avant ce temps-là vous » saurez à quoi vous en tenir. A propos, savez-vous que votre belle » sœur est jolie, mais très-jolie! — » Elle a de l'esprit comme un ange ».

un

» un caractère doux, et les qualités » les plus rares. — Je crois en effet » cette jeune personne propre à as- » surer le bonheur d'un galant hom- » me. — Et je serai enchanté de la » voir bien mariée. J'avais toujours » eu de l'éloignement pour le ma- » riage. — Et notre petite Félicité » vous en rapproche peut-être. — » Je ne dis pas encore ce que je ferai. » Au reste, j'assurerai un million à » celle que j'épouserai. » Roberville croit déjà sa belle-sœur millionnaire Heureux de son bonheur futur, il cherche le pied de sa femme; il veut lui exprimer et lui faire partager un sentiment, que les convenances ne lui permettent pas de laisser éclater: ce n'est pas le pied de madame qu'il rencontre; c'est celui de quelqu'un bien plus habile, qui, sans se déconcerter, répond mollement à la douce pression, et qui caresse en même temps le pied

mignon qu'on lui a abandonné dès l'instant où l'on s'est placé. Maris, défiez-vous des grandes napes à table, des bras à la promenade, et des sacs partout.

On se lève, on rentre dans les bosquets ; le cousin s'échappe un moment ; il revient, il offre son bras à madame, et la jolie main, qui paraît à peine le toucher, le presse amoureusement. Le sac, confident discret, est légèrement suspendu à un doigt effilé ; il est entr'ouvert, il a déjà reçu le billet qui prononce sur les destinées du mari. Rose s'éloigne à son tour, elle reparaît ici derrière un arbre ; plus loin, derrière des touffes de lilas ; elle joue, elle folâtre ; à peine l'a-t-on perdue de vue, et elle a trouvé une minute pour lire et déchirer le billet. Oh ! c'est un grand maître que l'amour ! on l'a

souvent dit, et je pouvais me dispenser de le répéter.

Nos jeunes gens se lassent de courir. On veut se reposer sur le bord de l'eau, sous les peupliers d'une île qui semble consacrée à l'amour. On remonte sur le yacht, on vogue, on aborde. On trouve une collation champêtre composée du meilleur laitage et des fruits les plus beaux. Tout cela ne coûte rien à Vercourt : c'est la comtesse qui traite sa rivale. Avouons, messieurs, que s'il y a des femmes adroites, il y a des hommes qui les valent bien.

« Oh, parbleu, il me vient une » excellente idée. Par ici, par ici, » ma belle cousine! » Vercourt prend la main de la jeune femme, il l'entraîne, ils sont au milieu du canal. « Cousin, vous voilà précisément » dans la position de Robinson. » Voyons si vous serez aussi indus-

trieux que lui. Il est charmant, pensait Roberville. Quelle variété piquante il met dans nos plaisirs ! Rose a raison, on passerait ici sa vie... Hé ! mais.., oui... sans doute, ces jardins sont à moi. Le cousin aime Félicité. Au premier jour il me chargera des demandes. J'exigerai cette terre en présent de noces, et un homme amoureux ne refuse rien.

Pendant que le bon mari fait des projets, Vercourt, suit l'exécution des siens. Il a conduit sa douce amie sous un bois épais. Un banc de gazon se présente, on s'assied, on débute par les aveux mutuels qu'on s'est faits la veille à l'Opéra, mais que la passion naissante aime tant à répéter. Le beau mousquetaire croit pouvoir tout se permettre : tout autre eût cru comme lui. « Finissez, monsieur, » je ne permettrai point cela. — Re- » fuser à un homme qu'on aime un » baiser sur ces lèvres de rose ? —

» Ma bouche a promis fidélité. — » Parbleu, c'est bien le moment d'a» voir des scrupules, et d'en avoir » d'aussi plaisans! — Je ne plaisante » pas, monsieur. Ma bouche ne » faussera pas son serment. » Le mousquetaire insiste; madame de Roberville se défend avec opiniâtreté. Vercourt s'afflige, se désole. « Que » vous êtes enfant! de quoi vous » plaignez-vous? du refus d'une ba» gatelle. Mais ne savez-vous pas » qu'il n'y a que ma bouche qui ait » juré. »

Vercourt, en riant aux éclats, devint possesseur de mille charmes qui n'avaient rien promis, et dans l'excès de leur ravissement, cette bouche si chaste fut infidèle comme le reste.

Rose, revenant à elle, se plaignit amèrement de l'infraction du traité. Le mousquetaire promit d'en observer les conditions à l'avenir. Il le

99927

viola cinq minutes après, et la conscience timorée de la petite femme était déjà rassurée lorsqu'ils rejoignirent le nouveau Robinson.

Le pauvre insulaire avait travaillé de son côté, non à défricher un coin de terre, ni à prendre des chèvres sauvages, mais à enlacer les ramaux d'un saule pleureur dans les branches de quelques peupliers. Il avait préparé pour le cher cousin un toit de verdure impénétrable aux rayons du soleil. La bêche avait pratiqué une table de gazon, et le petit fossé qui l'entourait était destiné à reposer leurs pieds. La collation était rangée avec goût sur l'herbe verdoyante.

« A merveille, à merveille, cousin ! s'écrie le mousquetaire. Que » de choses en aussi peu de temps ! » D'honneur, vous êtes dignes d'habiter une île déserte. — N'est-il pas » vrai? et vous, à quoi avez-vous

» passez le temps? — J'ai donné à » ma cousine une première leçon de » billard. Elle manie la queue à ravir. »

Tout le monde était fatigué, et la collation parut excellente. Au repas champêtre succéda le plaisir de la pêche, et l'étang de la comtesse fournit la matelote pour le soir. Le mousquetaire avait trouvé un éclair de bonheur sur le banc de gazon; mais l'amour est insatiable, et Vercourt soupirait après des jouissances commodes, prolongées. Il observa que pour bien saisir les beautés de la nature, on doit se coucher avec le soleil afin de se lever avec lui. Roberville, excédé des travaux de la journée, ne désirait plus que son lit; Rose, très-satisfaite de son amant, était impatiente de se retrouver dans ses bras, et quand tout le monde est du même avis, les choses s'arrangent d'elles-mêmes. Neuf heures

sonnaient, et chacun se retirait chez soi.

Après les derniers complimens, Vercourt tire sa porte avec fracas et la repousse aussi-tôt, il s'assure une sortie facile. Il a en effet persuadé le cousin qu'il est bien et dûment renfermé, et qu'il ne pense qu'à dormir. Rose a suivi à la lettre les instructions que lui donnait le billet: son appartement est ouvert; elle est dans un lit parsemé de roses, et dans l'état où Vénus sortant du sein de l'onde; elle compte les minutes; elle appelle en secret l'amour et le bonheur.

Roberville, toujours plein d'attentions et de prévenances, avait aussi laissé sa porte ouverte et sa bougie allumée: il n'y avait pas de domestique dans la maison. Le cousin pourrait avoir besoin de quelque chose, et les soins de tous genres ne coûteront rien à un homme qui attend de

celui auquel il les rend, soixante mille francs et une propriété charmante.

L'ardent, l'impétueux Velcourt prête depuis quelque temps une oreille attentive : le plus profond silence règne autour de lui. Il se lève. il sort de sa chambre. La lumière qui frappe sur le mur opposé à la porte du cousin, indique qu'elle est ouverte. Roberville a-t-il quelque soupçon ? L'inclination qu'on feint pour sa belle-sœur, ne doit-elle pas écarter toute idée d'intelligence avec sa femme ? Lit-il ? que fait il ? C'est ce dont il faut d'abord s'assurer. L'amant le plus intrépide ne se brouille avec le mari qu'à la dernière extrémité, et Vercourt voulait conserver l'amitié de celui-ci jusqu'à son dernier écu.

Il veut savoir si le cousin veille ou dort ; il s'avance sur la pointe du pied, il tâtonne : le point lumineux

lui sert de fanal, sans rien éclairer autour de lui. Un jardinier, une jardinière, connaissent peu les dispositions d'un appartement : ces bonnes gens ont laissé dans un coin du corridor, un guéridon, une cuvette et son pot à l'eau, qui devaient être dans un cabinet de toilette, et que Vercourt ne pouvait s'attendre à rencontrer là. Son pied accroche le meuble léger et sans aplomb. Le guéridon, la porcelaine, roulent à dix pieds de lui, et se brisent avec fracas. Le cousin se réveille en sursaut, saute de son lit, prend sa bougie, et se trouve nez à nez avec Vercourt. « Bon Dieu ! qu'avez-vous, mon » cher cousin ? — Une indigestion » épouvantable, et je viens vous le» mander du secours. — Du thé, » mon cousin, force thé. « — Non, » un verre de rhum, et l'estomac se » dégagera. — Du thé, vous dis-je, » du thé, c'est le remède souverain.

Roberville ouvre la croisée ; il appelle la jardinière à grands cris ; Vercourt se donne au diable ; Rose, interdite, profite cependant de ce moment de tumulte pour s'enfermer à double tour.

La jardinière accourt, un pied chaussé, l'autre nu ; un jupon dans une main, son fichu dans l'autre ; et ce désordre ne la rend pas plus intéressante. Une bourré, est au feu, la bouilloire suspendue, la boîte au thé sur la table, la théière essuyée. Vercourt assure qu'il va mieux, et annonce qu'il va se recoucher. Roberville y consent, mais il déclare qu'il passera le reste de la nuit auprès du cher cousin, et qu'il lui versera de l'eau chaude, jusqu'à parfait soulagement. Vercourt proteste qu'il ne boira pas ; Roberville jure qu'il boira. Vercourt s'enfuit dans sa chambre, Roberville y entre avec lui. La jardinière monte le thé, Roberville

verse, Vercourt se cache sous la couverture. Roberville prie, supplie, conjure; le mousquetaire est sourd. Roberville commence, sur les indigestions, une dissertation aussi prolixe que savante. La jardinière, femme très-entendue, saisit cette circonstance favorable; elle descend, elle remonte armée d'une seringue; et, pendant que Roberville cherche à découvrir la tête, elle attaque le postérieur. Un coin de la couverture est levé, et Vercourt, ne sait plus à quel assaillant faire face. Défend-il le haut, il sent le bout de la canule à l'orifice. Echappe-t-il à l'instrument, il retrouve Roberville la tasse à la main. Il se ploie, il s'allonge, il se roule, il s'étend comme un ver. Dans la rapidité de ses mouvemens il heurte le bras de Roberville, l'eau bouillante lui couvre une épaule et le dos; la douleur le rend immobile; l'arme fatale est anéantie,

le pistolet joue, Vercourt n'a pas perdu une goutte. Prompt à la rispote, il renvoie à la jardinière l'eau qu'elle a introduite, mais colorée et odorante. Elle jette les hauts-cris : le mousquetaire la regarde ; il est vengé. Le visage, le cou, la gorge sont inondés. La bonne femme s'emporte tempête ; Vercourt et Roberville rient aux éclats.

Le reste de la nuit est employé à réparer le désordre. Le mousquetaire recouche dans des draps blancs. Roberville s'obstine à rester ; le cousin le laisse faire, et s'endort profondément, bien convaincu qu'il ne peut mieux faire. Roberville attribue ce sommeil tranquille à l'évacuation produite par le lavement. Rassuré sur l'état du cousin, il rentre dans sa chambre, et se remet au lit.

Rose ne sait à quoi attribuer le carillon infernal qu'elle a entendu ;

elle croirait que son mari a surpris son amant cherchant à s'introduire chez elle, sans les bruyans éclats de rire qui ont terminé cette scène. Elle se lève au point du jour, elle descend dans les jardins, elle cherche, elle trouve le jardinier, elle l'interroge, elle apprend que ses plaisirs ne sont que différés.

Parbleu, se disait Vercourt en s'habillant, je ne craindrai la nuit prochaine, ni thé, ni graine de lin, ni mari. Celui-ci est le premier qui ait mystifié un mousquetaire; mais je prendrai glorieusement ma revanche. En déjeunant, il parle de Félicité, il en parle à la promenade, il en parle au dîner, et toujours avec plus de chaleur. Enfin lorsque le jour va finir, qu'on peut tout au plus arriver à Paris avant que le soleil se montre à Pékin, Vercourt prie, supplie son bon, son obligeant voisin,

de ne pas différer son bonheur, et d'aller à l'instant même demander le cœur et la main de sa belle-sœur. Roberville cède avec empressement à des instances dont le résultat peut combler tous ses vœux. Il prend son épée, sa canne à pomme d'or; il trotte à pied jusqu'à Saint-Denis, où il se jette dans la première cariole qui se présente.

« Ah ! mon ami, disait Rose à son » amant, tu m'as fait connaître combien la vengeance est douce; mais » jusqu'ici, tu m'as bien peu vengée. » — Nous avons aujourd'hui un tort » de plus à punir : une nuit qui devait être délicieuse, et qu'on m'a » fait passer entre une bouilloire et » une seringue ! — Et les inquiétudes mortelles que j'ai eues ? — » Oui, la vengeance sera sans bornes. » Une nuit d'Alcmène pourrait à » peine y suffire.—Qu'est-ce qu'une » nuit d'Alcmène, mon ami ? —

» C'est une nuit double, mon petit
» ange. — Oh ! ayons une nuit de la
» double. »

Quand on en a passé une sans dormir, le lit est bien attrayant. Il a un charme irrésistible, embelli par le désir et la présence de l'objet aimé. Nos amans soupent de bonne heure, ils soupent à la hâte ; Vercourt donne, en se levant, le signal du combat ; son intrépide amante se montre digne de lui ; il l'enlève, il la porte, il la dépose sur l'autel ; il arrache jusqu'au dernier voile qui couvre la victime, le premier sacrifice est consommé. Cher vengeur, cher vengeur, disait d'une voix entrecoupée la jeune femme, ivre de la vengeance qu'elle a goûtée, et de celle que son amant lui promet encore.

Le bon mari cheminait trop lentement au gré de son impatience. Il était dix heures au moins lorsqu'il

arriva à l'Escapade. Il craignait de trouver la famille Perceval couchée.

» Mais Félicité n'avait à se venger de » personne, et dès long-temps maman » Perceval ne trouvait plus de vengeurs. On allait se mettre à table.

Félicité se hâte de donner un couvert, et cet aimable empressement est payé de deux baisers. Aux caresses fraternelles succèdent les félicitations. Il est difficile de s'en réjouir, quand on n'en connaît pas l'objet. On attendait, la bouche ouverte, que Roberville s'expliquât : c'est par-là qu'il aurait dû commencer ; mais il ne faisait rien comme un autre.

Il débuta par dépeindre son cher cousin de la tête aux pieds ; il fit valoir le moindre de ses agrémens personnels, ce qui était fort inutile : Félicité était fille, et toute fille à marier a jugé en un clin d'œil un homme qui ne l'est pas. Roberville vint enfin aux propositions. Des propositions,

il passa aux conditions, et il ne dit plus un mot qui ne fût avidemment recueilli, et qui ne plut infiniment. En marquant le plus haut intérêt, et un zèle vraiment sincère pour le bien-être futur de la petite personne, M. de Roberville ne s'oubliait pas. « Mon cousin » donne à Félicité un million, dont » sa charmante habitation d'Epinay » fait partie pour trois cent mille » livres. Mais comme il a pour moi » beaucoup d'amitié, il entend que » j'aie la jouissance à vie de cette mai- » son, à la charge par moi de l'en- » tretenir dans l'état où elle est, et » de l'y recevoir avec sa femme » quand ils voudront y venir. »

Il n'y avait pas la moindre objection à faire contre ces arrangemens. Il restait à une fille, qu'on marquait encore sans dot, sept cent mille francs net, un fort joli homme. Il eût fallu être bien difficile pour déli-

bérer : aussi répondit-on à l'instant,
» à de la manière que le désirait Ro-
» berville.

« Ce cher cousin, de quelle joie
» son tendre cœur sera pénétré !
» Avec quelle ivresse il va m'enten-
» dre !..... Eh !..... mais..... pour-
» quoi retarder la jouissance que l'a-
» mour lui réserve ? Peut-être l'incer-
» titude de son sort l'empêche de se
» livrer au sommeil. Qu'il sache
» dans deux heures qu'il n'a plus
» qu'à marquer l'instant de sa félicité.
» Qu'on m'aille chercher un fiacre. »

Roberville repart avec plus d'empressement encore qu'il n'est venu. Il anime, il stimule son cocher, et à chaque coup de fouet il ajoute quelque chose au pour-boire promis. Il arrange sa harangue au cousin. Elle est insinuante, flatteuse, et il ne résistera pas à des phrases si bien tournées ; d'ailleurs, la jouissance de la maison d'Epinay est le prix de la

main de Félicité. Le cousin y gagnera encore; pensait-il ; car enfin, j'ai estimé ce bien-là au-dessus de sa valeur. Il n'entrera dans aucune explication avec les Perceval : celui qui donne n'a rien à dire, et Félicité est trop avantagée, pour se permettre la plus faible réclamation. Ainsi, il n'est pas probable que ma supercherie soit jamais découverte. D'ailleurs je me mettrai toujours en tiers, jusqu'après la signature du contrat. Ma foi, vive les gens d'esprit! me voilà propriétaire sans frais.

Roberville descend à une portée de fusil d'Epinay; car enfin, tout amoureux qu'est le cousin, il pourrait fort bien reposer, et on ne saurait avoir trop de ménagemens pour son bienfaiteur. Sonner à la grille serait inconvenant; car le logement du jardinier est éloigné, et il faudrait que le cousin vînt lui-même ouvrir, ce qui ferait beaucoup de peine à

Roberville. Il longe les murs du parc; il cherche l'endroit d'où sa vue s'est perdue dans la vallée de Montmorency, et où, par conséquent, la muraille a peu d'élévation. Il s'accroche, il monte, il parvient au faîte: le voilà dans l'enclos. Pauvre mari!

Il s'avance vers la maison. Il écoute; pas le plus léger bruit. « Il » dort, dit-il; allons attendre son » réveil dans ma chambre, et qu'il » doute, aux premiers mots qu'il entendra, s'il veille, ou s'il n'est pas » flatté par le plus doux des songes.» Toujours plein des plus délicates intentions. Roberville va chez le jardinier; il frappe, il demande la clef d'une fausse porte des cuisines; il revient, il allume une bougie, il quitte ses souliers au bas de l'escalier, il entre chez lui, et la perte de nos amans était au moins retardée, s'il ne lui fût venu dans l'esprit d'aller écouter à la porte du cousin.

» Je n'entends rien, c'est à mer-
» veille ; mais avec qui causerait-il ?
» et s'il ne dort pas, n'est-il pas j[illegible]
» que je jouisse de la reconnaissan[illegible]
» due à mes succès et à la célérité de
» mes démarches ? » Idée fatale aux intérêts de tous.

Roberville s'avance sur la pointe du pied ; il trouve la porte de Vercourt ouverte, il avance..... C'est maintenant lui qui doute s'il veille ; il ne peut en croire ses yeux ; l'étonnement, la colère le rendent immobile ; la bougie est prête à s'échapper de sa main..... Vercourt n'est pas dans son lit, il n'y a pas été ; il ne peut en partager qu'un, c'est celui..... Et le mari le moins attaché à sa femme n'aime pas cela.

Quand on est seul à la campagne avec sa maîtresse, qu'on ne craint ni mari, ni fâcheux ; qu'on s'est assuré que les jardiniers sont allés, à l'autre extrémité du parc, oublier les tra-

vaux du jour, enfin, qu'on a fermé la porte ordinaire d'entrée, on croit n'avoir pas besoin d'autres précautions ; et Vercourt avait négligé de s'enfermer avec madame de Robervil[illegible]e. L'époux outragé paraît tout-à-coup devant eux.

« Lâche, ingrat, tu déshonores » l'homme qui te croyait son ami! » —Qu'avez-vous donc, mon cousin ? — Ce que j'ai, malheureux, » ce que j'ai ! — Allons, ne va-t-il » pas se mettre un tas de chimères » dans la tête, s'aviser d'être jaloux! » — Moi ! jaloux d'une perfide, » d'une infâme ! Je suis furieux, et » les effets de ma colère seront terribles pour tous deux. — Modérez-vous, mon cousin. Le cœur plein » de l'image de Félicité, je ne pouvais dormir, et je suis venu parler » d'elle avec madame. — Parler avec » madame, tous deux dans le même » lit ! — Qu'importe ? Vous ne sup-

» posez pas sans doute qu'on puisse
» éprouver les désirs auprès de sa
» cousine germaine. Et quand
» serait, ne savez vous pas que
» bienheureux Robert d'Arbrissel
» couchait avec les plus jeunes de ces
» religieuses, dans l'unique vue de
» mortifier ses sens? Or, ne puis je
» pas aussi me sanctifier auprès de
» madame? C'en est trop, s'écrie Ro-
» berville, exaspéré, hors de lui, et
» il lève sa canne à pomme d'or. On
» peut pardonner, reprend le mous-
» quetaire, quelques injures à un
» mari qui a de l'humeur: mais je ne
» supporterai pas ce dernier ou-
» trage Qui, mon ami, vous êtes
» cocu, puisque voulez le savoir, et
» vous me rendrez raison du geste que
» vous venez de vous permettre. —
» Quoi, non content de me couvrir
» d'infamie et de ridicule, vous allez
» encore attenter à ma vie! —

» Mon

» Mon cher, tout homme qui épouse femme jolie et bête, doit s'attendre » à bien des accidens et à être cor- » rigé, lorsqu'il prend trop mal les » choses; c'est la règle. Allons, en » garde; et finissons-en. »

En écoutant, en débitant ces dernières phrases, Vercourt a passé sa culotte, et a mis flamberge au vent. Le courage très-équivoque de Roberville est soutenu par la fureur, irrité par les railleries; d'ailleurs, on le pousse, on le presse; il tire sa petite épée.

Madame Thomasseau a appris à Rose que rien ne donne autant de célébrité à une femme que deux hommes qui se coupent la gorge pour elle, et Rose se garde bien de séparer les combattans. Elle se borne à faire des vœux pour Vercourt, parce qu'elle sait encore qu'une femme du bon ton s'intéresse plus à son amant qu'à son

mari. Il est vrai que le mousquetaire l'a traitée de bête; mais elle a lieu de se croire une bête fort aimable, puisqu'il lui a juré qu'il l'aime à la rage.

Ces messieurs ont croisé le fer; Vercourt fait les gros yeux, il a frappé trois ou quatre fois le parquet du pied, et déjà Roberville a reculé jusqu'au mur, où le cher cousin va le clouer, lorsqu'un carillon infernal fait ce que Rose aurait dû faire. Vercourt recule à son tour; il regarde, il s'inquiète, il attend. Roberville respire.

Madame la comtesse, jeune, jolie, riche, et veuve avec tout cela d'un vieux mari qui s'était borné à lui procurer quelques avant-goûts, s'était donnée à Vercourt avec tout l'abandon d'un cœur qui cède au besoin d'aimer. Faveurs, largesses, elle prodiguait tout pour le fixer; elle avait même pardonné quelques infidélités

passagères du genre de celle-ci; mais ces infidélités mêmes avaient éveillé sa jalousie, et un homme à gages lui rendait compte de toutes les démarches de Vercourt. Elle avait trouvé odieux qu'il pût la tromper encore; intolérable qu'il choisît sa maison pour le théâtre de ses plaisirs, et surtout qu'il lui donnât une bourgeoise pour rivale. L'amour-propre est au moins de moité dans toutes les sensations des femmes.

Madame la comtesse avait écrit pendant une partie de la journée précédente; elle s'était adressée à plusieurs gens en place; elle s'était échappée de Versailles à l'entrée de la nuit, et elle venait jouir de sa vengeance.

« Dans cette chambre, s'écria-t-elle » en entrant, dans ce lit même! Le » trait est atroce. Messieurs, exécutez » les ordres dont vous êtes porteurs. »

Ces messieurs étaient un commissaire et deux exempts de police, soutenus par une douzaine de leurs gens.

« De par le Roi, dit un exempt à » madame de Roberville, levez-vous » et suivez-moi.—Où faut-il vous suivre, monsieur? dit Rose intimidée. » — A la salpétrière, mademoiselle. » Le roi est bien bon, dit Roberville, » de m'éviter la peine de châtier ma » femme. Comment, reprit la comtesse, vous êtes le mari! Vous faites-là un joli métier. — Vous voyez, » madame, que j'ai l'épée à la main.

» De par le roi, dit l'autre exempt » à Vercourt.—De quoi s'agit-il, monsieur?—J'ai ordre de vous remettre au commandant de votre corps. » —J'entends, quinze jours d'arrêts. » Ma chère comtesse, le tour est un » peu vif.

» Monsieur, continua Roberville » en s'adressant au mousquetaire,

» vous sentez que je ne veux pas de
» vos soixante mille francs.—Et vous
» faites bien.—Je renonce aux ca-
» deaux d'un parent tel que vous.—
» Je vous le conseille. — Je me suis
» montré en brave homme. — Pas
» trop. — Et maintenant la justice
» aura son cours.—Je ne connais pas
» cela — Ah ! vous feignez d'être
» amoureux de ma belle-sœur, vous
» me faites courir à Paris, et tout
» cela pour coucher avec ma femme!
» Voilà des témoins : je mangerai une
» partie de vos deux millions, et cette
» maison m'appartiendra dans peu
» de temps, entendez-vous, mon
» cousin ?

» Votre cousin !... deux millions !...
» cette maison vous appartiendra, re-
» prit la comtesse. Je vois qu'on vous
» a joué comme moi, mon cher ami.
» Monsieur est le cadet d'une famille
» distinguée de Bretagne, et vous

» n'êtes qu'un petit bourgeois. Il n'a
» pas cent louis de rente, et vous ne
» gagnerez rien à plaider contre lui.
» Cette maison est à moi, et vous au-
» rez la bonté d'en sortir avec celui
» qui vous y a établi.

» Un petit bourgeois, répliqua Ro-
» berville ! un petit bourgeois comme
» moi vaut bien une grande dame sans
» mœurs.— Qu'est-ce que c'est, mon
» ami ? Est-ce à vous qu'il appartient
» de juger les usages de la cour ?—
» ma foi, madame, les petits jugent
» les grands, et je prononce, moi,
» qu'entre les femmes-filles il n'y a
» de différence que du coin de la rue
» à l'intérieur d'un palais.—Délivrez-
» moi, messieurs, de ces criailleries.»

Le commissaire s'avança gravement, de peur de perdre de son importance, de chiffonner sa robe, et de déranger sa perruque à trois marteaux. Le bras étendu et l'index en l'air, il dit :

« Votre principe, monsieur, n'est que » d'un philosophe, et ce n'est point » avec des hypothèses qu'on gouverne » les états. L'expérience a établi des » distinctions que nous appliquons ri- » goureusement aux différentes classe » de femmes. Femmes honnêtes, et il » y en a. Elles s'ennuient un peu; mais » elles sont respectées. Femmes fai- » bles, qui n'ont qu'un amant. L'opi- » nion publique les ménage, parce que » la faiblesse est le partage ordinaire » de la condition humaine. Femmes » galantes, qui ont plusieurs amans, » mais qui accordent leurs plaisirs » avec les bienséances. Celles-ci sont » reçues partout. On en parle à l'o- » reille; mais comme on ne cesse de » leur marquer une estime qu'elles » n'inspirent plus, elles se trouvent » fort bien de la galanterie; et voilà » pourquoi il y a tant de femmes ga- » lantes. Femmes entretenues, qui

» appartiennent au plus *donnant*.
» L'état de ces dames est un peu
» scandaleux ; mais elles sont jolies,
» et on ne méprise pas ce qui plaît.
» D'ailleurs nous les protégeons, parce
» qu'elles tendent sans cesse à rétablir
» l'égalité des fortunes. Quant à celles
» qui trafiquent publiquement de leurs
» charmes, nous les tolérons, parce
» que les femmes honnêtes et faibles
» leur doivent de ne pas recevoir dans
» les rues de baisers avinés, et de ne
» pas faire d'une borne un sofa.
» Mais à la moindre incartade elles
» passent du ruisseau à l'Hôpital et
» à la Salpétrière. Ces maisons sont
» les égouts, où la fange va se per-
» dre, et quelquefois se purifier. Or,
» il est clair que ce n'est pas là que
» je conduirai une femme en puis-
» sance de mari, que j'ai trouvée
» avec un mousquetaire dans une
» maison respectable. Je prends sur

» moi de mener madame aux *Repen-*
» *ties*, couvent où elle retrouvera une
» société très-variée, où par consé-
» quent elle ne se corrigera pas, mais
» où elle restera tant qu'il plaira à
» monsieur de l'y laisser et d'y payer
» sa pension.—Comment, monsieur,
» je suis cocu, et il faut que je paye!
» Il me semble que mon prétendu
» cousin....— Fi donc, monsieur, ce
» serait vous déshonorer. Vous avez
» une jolie femme, elle vous trompe.
» et vous paierez. C'est la règle à la
» cour, et cette règle sera la vôtre,
» puisque vous ne voulez pas tenir
» à la bourgeoisie. Partons, s'il vous
» plaît. J'ai encore un capucin à pren-
» dre rue Trousse-Vache, et un prieur
» de bénédictins chez la Montigny. »

Vercourt monta dans un fiacre avec son exempt; madame de Roberville dans un autre, accompagnée du commissaire et de sa suite. Madame la com-

tesse, après avoir fermé ses portes et pris ses clefs, s'élança dans son carrosse: Roberville resta seul sur le pavé; et comme on ne se pend plus, qu'on ne se noie plus, qu'on ne s'afflige plus pour être cocu, il reprit, à pied, le chemin de Paris, et il disait: « A quel- » que chose malheur est bon. Me voilà » au moins débarrassé d'une femme » que je n'aime plus. »

## CHAPITRE IV.

*Roberville premier commis.*

Comme ces sortes d'accidens ont toujours un côté plaisant, que le plaisant mène au ridicule, et que le ridicule est ce que les Français craignent par-dessus toutes choses, Roberville était un peu embarassé en rentrant à son logement de l'Estrapade. Un père, une mère, une sœur, sont toujours empressés de savoir pourquoi et comment une aussi proche parente est disparue. Les indifférens mêmes se font un malin plaisir de pénétrer ces sortes d'aventures, qui alimentent la conversation pendant une demi-heure, et c'est beaucoup, dans un siècle où on a si peu de chose à se dire, qu'on est réduit à une bouillotte ou à un boston.

Roberville sentit donc qu'il ne pouvait cacher ce qui venait d'arriver, et il prévint les interrogations, afin que le lendemain il ne fût plus question de rien. Il s'étendit avec complaisance sur les détails de son combat avec Vercourt ; il allait le tuer infailliblement, si le respect dû aux ordres du roi n'eût retenu sa main. Maman Perceval trouva fort étrange que le roi daignât se mêler de ce qui se passe dans l'intérieur des familles. Elle prétendit que, dans de telles circonstances, c'est au mari seul à invoquer l'autorité ; mais que tout mari qui prend ce parti est un sot, parce qu'il donne de la publicité à une chose si ordinaire, que personne n'y prend plus garde. Elle conclut à ce que Roberville réclamât sa femme, qui ne devait pas être aussi rigoureusement punie pour un acte de tempérament. Roberville répliqua que *les actes de*

*tempéramant* pourraient se multiplier, et qu'il n'en voulait pas courir la chance ; que ce n'est pas d'ailleurs le nombre, mais le genre de l'acte, qui constitue le cocuage ; qu'il se tenait pour être aussi bien cocu, que s'il eût épousé madame A.... ou madame F.... et que sa faible moitié resterait où elle était.

Ce raisonnement ne persuada point maman Perceval. Elle continua la discussion, et distingua les différentes nuances du cocuage, avec une précision qui annonçait plus que de la théorie : Roberville fut inflexible.

Maman Perceval observa alors, avec beaucoup de sagacité, que puisque sa fille cadette manquait un joli homme et un million, elle devait au moins, en mère prudente, assurer les droits de son aînée. Elle enjoignit en conséquence à M. Perceval, d'aller le lendemain prendre hypothèque pour

mille écus de revenu, au capital de soixante mille francs, du douaire assuré à madame de Roberville, par son contrat de mariage. Roberville s'écria qu'il était bien dur de voir engager son bien en faveur d'une femme infidèle, qui ne lui avait rien apporté. Il s'étendit sur la rigueur, sur l'indécence d'une telle mesure. Maman Perceval répliqua que les lois sont toujours respectables, qu'aucun cas ne dispense de les observer, et elle fut inflexible à son tour.

Un événement plus ou moins fâcheux, force toujours celui qu'il frappe à un retour sur lui-même. Roberville, qui réfléchissait trop tard, mais qui pourtant réfléchissait quelquefois, pensa que ce n'est pas tout d'être défait de sa femme; qu'il est bon aussi de se délivrer de ses créanciers. Les intérêts des intérêts grossissaient chaque jour la masse de ses dettes, parce

qu'il ne payait personne, d'après une raison fort simple, c'est qu'on n'abandonne pas le quart de son revenu, quand on n'a que douze mille livres de rente. Il jugeait en ce moment, qu'il vaut mieux renoncer à la partie qu'au tout; et comme il était aussi neuf en affaires, que familier avec tous les genres de dissipation, il fut consulter sur les formes à suivre, son oracle ordinaire, M. de l'Oseraie.

« Mon ami, lui dit celui-ci, il est » inutile de revenir sur le passé : oc- » cupons-nous de l'avenir. L'outrage » que tu as reçu, est de ceux qu'un » homme d'honneur ne pardonne ja- » mais. S'en trop affecter, serait d'une » dupe : femme qui trompe, ne mérite » pas un regret. Y paraître insensible, » serait d'un cœur sans délicatesse, et » quelque parti que tu prennes, on » rira d'abord : c'est à quoi doivent » s'attendre tous les maris qui se trou-

» vent dans une certaine position; » mais le public ne méprise que ceux » qui autorisent le déréglement de » leur femme, par une lâche insou- » ciance. Une dignité calme et réflé- » chie te conciliera les esprits, si d'ail- » leurs ta conduite est sans reproche, » ce qui dépend entièrement de toi.

» Commence par payer tes dettes. » Il est honteux de devoir, surtout » quand on peut s'acquitter. Le reste » de ton bien sera plus que suffisant » pour assurer le douaire de madame » de Roberville. Hypothèque cette » dernière partie; mets-toi dans l'heu- » reuse impuissance d'en disposer.

» Tu ne concevais pas, dit-tu, qu'on » pût vivre avec neuf mille livres de » revenu. Concevais-tu davantage » qu'on fût riche avec cent mille écus » de rente, ne sachant pas se borner, » et dépensant toujours au-delà des » produits ? Mon ami, il est bien rare

» qu'un homme oisif ne finisse par se
» ruiner. L'art de conserver sa for-
» tune est plus difficile qu'on ne pense,
» et ceux qui ne sont pas nés avec un
» certain esprit d'ordre, n'ont qu'un
» moyen de prévenir le naufrage, c'est
» de s'occuper. Le travail éloigne d'a-
» bord les fantaisies ; il apprend la va-
» leur de l'argent, par la difficulté de
» le gagner ; il devient ensuite une
» habitude salutaire, sous tous les
» rapports.

» Travaille donc, mon cher ami.
» Je t'en ai cent fois offert les moyens,
» et je peux te les procurer encore. Le
» temps et l'expérience ont dû t'ou-
» vrir les yeux, et j'aime à croire que
» tu n'éluderas plus, sous les prétextes
» les plus frivoles, des conseils que tu
» demandes de bonne foi, et dont la
» solidité paraît te convaincre. »

M. de l'Oseraie entra ensuite dans des détails nécessaires, mais que je ne

rapporterai point, parce qu'aujourd'hui il faut être sobre de morale, quand on veut se faire lire. Roberville, ramené, convaincu par les raisonnemens de son ami, se sentit tout-à-coup enflammé d'une noble émulation. Il forma le projet de se faire citer comme un modèle d'application et d'exactitude. De l'Oseraie, qu'il avait si souvent trompé, crut à la sincérité de ce retour, le félicita, l'embrassa, et l'envoya mettre ordre à ses affaires domestiques.

Les deux doyens des maîtres de danse et de harppe, une femme-de-chambre et le vieux domestique furent congédiés, comme gens au moins inutiles. Roberville garda sa cuisinière, personnage toujours essentiel; mais il lui prescrivit la plus sévère économie. Il quitta son appartement de l'Estrapade, et força ainsi la famille Perceval, qui devait lui payer une

pension, et qui ne payait rien, à retourner dans ses champs. Il regretta l'amitié sincère et les agrémens de Félicité; mais il pensa que lorsqu'on a travaillé tout le jour, on est bien aise de dormir la nuit, et qu'on peut se passer de la société d'une jolie fille, peut-être trop séduisante. Il se défit d'une partie de son mobilier, notamment des ottomanes : il se rappelait la danse de Flore et de Zéphire. Il vendit sa maison de campagne, dont il ne jouissait plus, et qui lui coûtait mille francs par an en frais de jardinage, quoiqu'il ne mangeât pas une laitue de son jardin; en réparations que son architecte ne faisait pas, et en impôts qu'on est bien aise de réduire autant que possible. Le prix de cent cinquante arpens de ses terres les plus médiocres compléta la somme dont il avait besoin, et il se retira à un troisième étage, rue Jean-Pain-Mollet. C'est là qu'il devait

économiser neuf mille francs chaque année, parce qu'il avait décidé de vivre désormais avec ses appointemens. Or, il est clair qu'il ne lui fallait que sept ans pour recouvrer ce qu'il avait dissipé en quinze mois.

La France était alors en guerre avec la moitié de l'Europe. Lowendal venait de gagner la bataille de Lawfeld, Richelieu prenait Mahon, mais les Anglais ruinaient nos colonies. Dans cet état de choses, il y a toujours des gens actifs, adroits, qui s'enrichissent en silence, et avec des apparences légales. Un M. Merlicourt venait d'obtenir l'entreprise des vivres de la marine. On ne connaissait pas, disait-on, de plus honnête homme. De l'Oseraie lui-même en eût répondu sur sa tête; et Merlicourt, en effet, s'était toujours très-bien conduit dans des affaires commerciales, dont les bénéfices dépendent

uniquement de la confiance publique.

Un entrepreneur des vivres de la marine doit ordinairement cette place à de puissantes protections, et les protecteurs étaient chers en ce temps-là. On n'offre pas une boîte de bonbons à la maîtresse d'un roi; et il est assez naturel de reprendre, à la première occasion, trois ou quatre cent mille livres qu'il a fallu distribuer. Il est naturel aussi que ceux qui les ont reçues trouvent bon que celui qui les a données, s'arrange en conséquence. Il est vrai cependant que, pour que les uns gagnent, il faut que les autres perdent. Ceux qu'on dépouille se plaignent quelquefois; mais ils parlent de si loin, de si bas, qu'ils ne sont point entendus; et ceux qui sont là-haut, assurent de bonne foi que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

C'est à Merlicourt que de l'Oseraie

parla de Roberville. Il en parla avec chaleur. Merlicourt prévoyait déjà certaines circonstances où les bons offices des gens considérés pourraient lui devenir nécessaires. Il saisit avec empressement l'occasion de s'attacher de l'Oseraie. Roberville fut nommé premier commis dans une partie qu'il ne connaissait pas. Il en fit l'observation, poussé peut-être autant par la paresse que par un mouvement de probité. Merlicourt répondit qu'il était aussi étranger que Roberville à son administration, quand il l'avait obtenue; que tout s'apprend avec de l'intelligence et de la bonne volonté, et qu'un sujet présenté par M. de l'Oseraie, devait être abondamment pourvu de tout cela.

On a dit, il y a long-temps, qu'on mène les hommes en caressant leur vanité. Celle de Roberville lui suggéra qu'il pouvait tout faire sans disposi-

tions et sans connaissances. Quelques louanges encore, et il se fût chargé du gouvernement de l'État. Voilà donc le sort de nos braves marins, chargés de la défense de Chandernagor, de Pondichéry, du Sénégal, de la Guadeloupe, de la Martinique et de nos côtes, confié à deux hommes, dont l'un doit voler, d'après les raisons exposées plus haut, et dont l'autre ne sait pas encore de quoi se composent les provisions de bouche qu'il doit fournir à nos escadres. Oh! c'est une belle chose que les protections!

De l'Oseraie était trop honnête homme pour souffrir que son ami acceptât cet emploi, s'il en eût connu l'importance. Il présumait, avec quelque raison, que Merlicourt, qui avait besoin d'agens éclairés, n'employait personne que conformément à ses forces. Il crut que la place accordée à Roberville était de celles qui rappor-

tent beaucoup et qui occupent peu, une de ces places de faveur, comme il y en avait alors, et comme il n'y en aura plus, bien certainement; il assura Merlicourt de sa reconnaissance, et Roberville fut installé.

Sa nomination ne fut pas plutôt connue, que vingt ou trente de ses subordonnés accoururent dans son cabinet, lui présentèrent leurs hommages et lui demandèrent sa protection. Jamais Roberville n'avait été fêté, honoré ainsi; il était enchanté, et tant que la conversation fut générale, il la soutint avec une dignité aimable. Mais comme on ne passe pas deux heures à se louer réciproquement, parce que la matière est bientôt épuisée quand on ne se connaît pas, et même quand on se connaît; ces messieurs, après avoir prêté à Roberville toutes les qualités, toutes les vertus qu'il avait, ou qu'il n'avait pas,

pas, finirent par lui demander ses ordres. Donner des ordres, quand on n'est au courant de rien, et en donner à trente personnes, c'est ce que le personnage le plus impudent n'oserait faire. Roberville, étourdi de sa position, répondit, d'un air important, qu'il verrait. On lui répliqua que le travail pressait; qu'on équipait à Brest une flotte qui devait mettre à la voile au premier moment, et qu'on ne cessait de recevoir à ce sujet des lettres de l'administration civile de la marine.

Roberville déclara qu'il se dispensait, en raison de l'urgence, de développer les vues qu'il avait pour l'amélioration de la partie; qu'il s'occuperait de réformes utiles quand on serait moins surchargé d'affaires; que chacun eût à suivre avec activité le travail commencé, et à le lui soumettre chaque jour par extrait.

Des colonnes de chiffres en extraits! c'est ce qu'on n'avait pas vu encore. Roberville croyait trouver deux avantages à cette méthode : d'abord il ne se fatiguerait pas à lire des liasses de papiers; ensuite il comptait s'instruire promptement avec ces tableaux en raccourci des opérations générales. Les premières notions acquises, il projetait de raisonner, ou de déraisonner de manière à n'être compris de personne, ce qui donne beaucoup de poids à un chef et masque son ignorance. Bien des gens en place se servaient alors de ce moyen, et ne s'en trouvaient pas mal.

Parler de réforme à des commis, ou présenter de l'eau à un hydrophobe, c'est la même chose. Ceux-ci, déjà révoltés qu'un *intrus* eût enlevé une place à laquelle chacun d'eux se croyait des droits certains, s'indignèrent qu'il voulût débuter par des sup-

pressions. Roberville n'était plus cet homme éclairé, équitable, qui devait apprécier et récompenser le talent de chacun. C'est un sot, disait celui-ci, en sortant, à son ami intime. C'est un ignorant, disait tel autre; un étourdi, un présomptueux qu'il faut faire sauter, chuchotait la masse. Or, comme les amitiés de bureaux ressemblent à celles des couvents, un ami intime trouva bien vite un prétexte pour rentrer dans le cabinet du premier commis. Il lui rapporta très-exactement les propos tenus; il ne manqua pas de nommer les personnages, et Roberville commença son travail par inscrire sur ses tablettes ceux qui lui avaient rendu justice.

Vous prévoyez sans doute que le délateur était un de ces êtres qui ne sont propres à rien, et à qui on n'accorde un modique emploi que pour leur épargner l'humiliation de

demander l'aumône. Celui-ci, pétri d'orgueil et de bassesse, prétendait à une place distinguée, trouvait bons tous les moyens d'y parvenir; et il est rare que ces gens-là ne réussissent point : le plus sot d'entre eux n'ignore pas que l'amour-propre blessé ne pardonne jamais. On feint de se mettre au-dessus de l'outrage; on accueille même l'offenseur; mais au plus léger prétexte, on l'immole, *malgré soi*, au bien public. Que de vengeances particulières a servi ce grand mot!

Qu'on chasse seulement sept à huit employés par an, pensait Durocher, et il est indubitable que mon traitement augmentera progressivement : monsieur le premier commis montrait trop pour mettre des bornes à sa reconnaissance. En effet Roberville s'attacha involontairement à cet homme, et tout en protestant qu'il était incapable de récrimination, il éloignait

de lui les sujets qui pouvaient l'éclairer; il donnait sa confiance à celui qui le flattait servilement. Huit jours n'étaient pas écoulés, qu'il lui avait avoué son ignorance absolue, et qu'il lui demandait des conseils. Durocher, tout inepte qu'il était, en savait plus que lui. Roberville admirait ses rares connaissances; Durocher croyait sa fortune faite.

Pendant que Roberville suivait la voie la moins propre à l'instruire, et que ses commis s'étudiaient à embrouiller de plus en plus la besogne, M. de la Galissonière, qui avait battu l'amiral Bing devant Minorque, et qui se flattait, avec quelque raison, d'obtenir de nouveaux avantages, s'indignait à Brest de la lenteur des préparatifs. L'administration civile de la marine écrivait à l'entrepreneur général des vivres : le chef d'escadre s'adressa directement au ministre.

Le ministre sentit combien ses plaintes étaient fondées. Il était naturel qu'il parlât au roi de la manière dont il était servi; qu'il lui fît connaître l'ignorance ou la friponnerie de ses agens subalternes. Mais Merlicourt avait été placé par madame de Pompadour, à qui on ne déplaisait pas impunément. Elle eût détruit avec un mot les impressions qu'aurait reçues le monarque. C'était vouloir se perdre sans remédier à rien. D'ailleurs, les ministres de ce temps-là tenaient plus à leur place qu'à la gloire de la France. Celui-ci se tut, les Anglais bloquèrent le port de Brest, et Merlicourt trouva le moyen de se faire payer les fournitures qu'il n'avait pas faites.

Le marquis de la Galissonière accourut en poste à Paris. Il jetait feu et flammes. Il ne parlait que de faire pendre l'entrepreneur des vivres et de culbuter le ministre. On lui insinua

qu'il y avait une Bastille pour les causeurs, et un conseil de guerre pour juger ceux qui désertent leur poste. Il était possible, en effet, qu'un coup de vent forçât les Anglais à s'éloigner de la rade de Brest, et qu'on attribuât à l'absence du chef l'inaction de notre flotte. La Galissonière s'en retourna aussi vite qu'il était venu.

Il était d'usage alors que les gens distingués par leur naissance ou leur fortune, eussent des gens de lettres à leur table. Les uns payaient en espèces, les autres en esprit. Le maître de la maison leur savait bon gré d'en avoir pour lui, et ses convives lui témoignaient plus ou moins d'égards, selon que sa table était plus ou moins bonne.

Les grands seigneurs recevaient ce qu'il y avait de mieux à l'Académie; la haute finance admettait le *fretin* de cette illustre compagnie, car il se glisse

du fretin partout; Merlicourt était réduit à Gallet, à Panard et à quelques autres, qui, pour n'être pas académiciens, n'en étaient pas moins des gens de mérite, et surtout de bons compagnons.

Roberville, protégé, présenté par de l'Oseraie, était invité à toutes les fêtes que donnait Merlicourt, et c'est par des fêtes brillantes qu'on se soutenait alors. Comment des supérieurs éclaireraient-ils la conduite d'un homme qui les traite souvent magnifiquement, et qui leur fait chanter par Gallet et Lattaignant, des couplets pleins de délicatesse qu'ils ne saisissent pas, et des louanges qu'ils ne manquent pas de s'appliquer? C'est à l'une de ces fêtes que Roberville se retrouva avec Gallet; et Gallet, vous vous en souvenez peut-être, était un des auteurs de la *mystification* que la *Morale par Alphabet* valut à son auteur.

Gallet n'était pas homme à laisser échapper une aussi belle occasion d'amuser les convives. Il raconta la scène de l'Académie ; il orna son récit de traits piquans, d'incidens controuvés, enfans d'une imagination féconde ; il fixa l'attention générale : on est sûr de se faire écouter, quand on veut être méchant, et qu'on l'est avec esprit. L'historiette parut charmante à ceux qui ne la connaissaient pas. Ceux qui l'avaient lue dans l'*Année Littéraire* et la Gazette *Marin*, la trouvèrent nouvelle. On craignait que le conteur n'arrivât à la fin de sa narration. Roberville seul trouvait le récit trop long ; et quoique Gallet ne le désignât par aucune apostrophe, par aucun signe, il se décela par sa rougeur, par son embarras. Tous les yeux se fixèrent sur lui.

Nous n'aimons pas qu'on humilie ceux qui ont des rapports directs avec

nous ; nous prévoyons que la plaisanterie nous atteindra tôt ou tard, au moins par ricochet. En effet, celui qui avait donné un emploi important à un inconnu, à l'auteur de la Morale par Alphabet, à un auteur bêtue, pouvait craindre les plaisans partout... excepté chez lui. Merlicourt se récria sur l'inconvenance du procédé de Gallet. Il prit le ton tranchant d'un homme qui traite splendidement, et qui, par conséquent, a le droit de tenir le thermomètre de la gaîté. Il apprit à la société que Roberville était un de ses premiers commis, un autre lui-même, et qu'il était absurde de ne pas distinguer le littérateur de l'homme d'affaires. Aussitôt la scène changea. Gallet, qui aimait la bonne chère, se mordit les lèvres, et se tut. Un des rieurs observa qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil, que les modernes ne peuvent que rhabiller les idées des anciens, et

que M. de Roberville aurait dû jouir de cette prérogative comme un autre. Un second ajouta qu'il avait pu, sans ridicule, se mettre au nombre des candidats, lorsqu'il avait vu l'Académie admettre de grands seigneurs qui ne savent pas l'orthographe. Un troisième dit que cette ambition était louable, en ce qu'elle annonçait une âme au-dessus du vulgaire. Merlicourt termina la séance en déclarant que l'homme qui brille dans une partie utile, est très-supérieur à un bel-esprit, et que la manie de tourner des vers n'annonce que de la niaiserie, de la paresse, et ne mène jamais à la fortune. Tous les convives, ceux même qui ne l'avaient pas entendu, protestèrent qu'il avait raison, en sablant sa liqueur des îles. Gallet adressa trente révérences à Roberville, en arrangeant une épigramme contre lui. Enfin Merlicourt roula son grand

fauteuil en arrière, et chacun s'empressa de se lever et de chercher dans ses yeux ce qu'on pourrait faire ou dire qui lui fût agréable.

Au nombre des convives était un petit monsieur, bien gros, bien court, et qui paraissait très-content de lui. Il écoutait d'un air suffisant; il approuvait ou improuvait d'un simple mouvement de tête. Il riait avec confiance de ce qu'il avait dit, et il riait seul, parce qu'il parlait mal et qu'il ne donnait pas à dîner. Il louait chaudement les auteurs morts, afin de pouvoir dénigrer les vivans. Il leur trouvait à tous des défauts essentiels; il glissait sur ce qu'ils avaient de bon, et il se fût placé à la tête de la littérature française, s'il n'eût craint de se faire siffler. Ce monsieur-là n'avait encore travaillé que pour l'Almanach des Muses.

Il tira Roberville à part, pendant

qu'les autres admiraient les jardins et les serres claudes de Merlicourt, qu'ils se récriaient sur la beauté d'une [illegible]ute fleur, d'un brin d'herbe, apportés du Pérou ou du Sénégal, et dont le propriétaire ne parlait qu'avec enthousiasme, parce qu'ils lui coûtaient extrêmement cher, quoiqu'ils ne fussent bons à rien. « Monsieur, dit le petit » homme, auriez-vous la faiblesse de » croire que tous les gens de mérite » soient de l'Académie ? — Comment » le croirais-je, monsieur, puisque je » n'en suis pas ? — Observez, mon- » sieur, que j'y aurais des droits » avant vous, car vous n'êtes qu'un » prosateur, et j'ai l'honneur d'être » poète. — Monsieur, je suis loin de » vous contester la prééminence. — » J'aime qu'on se mettre à sa place, et » je vous vengerai de tous ceux qui » vous ont persiflé. Soyez persuadé, » monsieur, que Gallet, Panard, Lat-

» taignant et Piron lui-même, qui
» n'est pourtant pas sans quelque mé-
» rite, n'auront jamais rien de com-
» mun avec moi, ni avec vous. —
» Comment, monsieur, vous me pla-
» cerez au-dessus de ces gens-là! —
» Écoutez-moi, monsieur. — Je ne
» perds pas un mot. — Une société,
» qui rivalisera bientôt avec l'Acadé-
» mie, et qui finira par l'écraser, se
» forme au sein du mystère. — Bon.
» — Nous sommes déjà réunis au nom-
» bre de cinquante. — Bravo, bravo!
» Ils ne sont que quarante là-bas. . .
» — Et qui ont de l'esprit comme qua-
» tre. — Oh! ce mot-là n'est pas de
» vous. — Rien de nouveau sous le
» soleil, monsieur, on l'a dit à table.
» Nous avons rédigé nos statuts. —
» Et vous en êtes content? — C'est
» moi qui les ai faits. Nous ne som-
» mes plus incertains que sur le titre
» que nous prendrons. — Hé! qu'im-

» porte le titre ? — Pardonnez-moi,
» pardonnez-moi, il nous faut un
» mot composé du grec et qui signifie
» beaucoup. Rien de beau comme le
» grec, rien d'aussi répandu. Ma cui-
» sinière le parle tous les jours. Lit-
» elle la Gazette de Santé, c'est du
» grec ; va-t-elle chez l'apothicaire,
» encore du grec ; chez l'herboriste,
» toujours du grec. Nous finirons par
» être dispensés de savoir le français.
» — J'en serais très-fâché, moi qui
» ne parle que cette langue-là. — Par-
» bleu, je n'en connais pas d'autre,
» et mes nouveaux confrères ne sont
» pas plus savans. Mais nous avons
» des traductions grecques et latines,
» et cela suffit pour citer à l'occasion.
» Un de mes membres a même fait,
» sur une traduction de Théocrite,
» une traduction nouvelle, et il se
» dispose à commenter Racine d'après
» Luneau-de-Boisgermain et M. de

» la Harpe. — Il me semble, mon-
» sieur, que vous vous écartez un
» peu de votre objet. — J'y reviens.
» Nous nous proposons d'admettre
» encore parmi nous quelques gens
» d'esprit. — Et je serai du nombre? —
» N'en doutez pas. Je vous propose-
» rai; on nommera une commission
» pour examiner vos titres... — Et si
» son rapport m'est défavorable? —
» Ne craignez rien; le rapporteur sera
» bien aise que je serve à mon tour
» les candidats dont il demandera
» l'admission. Ce sont de ces services
» que nous nous rendons mutuelle-
» ment. — Et qui tournent à l'avan-
» tage de la société. — Certainement,
» parce qu'il est reconnu que nous
» avons trop de mérite pour nous
» tromper sur les sujets que nous pro-
» posons. »

Lorsqu'on ne peut figurer au premier rang, on est bien aise de bril-

ter au second. Roberville adopta avec plaisir les vues de son protecteur, et fut mis au rang des candidats à la séance suivante, composée de sept membres, nombre compétent pour délibérer. La commission nommée, l'un de messieurs les commissaires dit à l'oreille du présentateur qu'il avait le malheur de ne pas connaître la Morale par Alphabet « Ma foi, je » ne la connais pas plus que vous, » répondit le petit monsieur; mais » nous ressemblons aux moines, il » nous faut des recrues, et il doit » vous suffire du titre d'un ouvrage » pour en faire l'extrait. — Chargez-» vous-en, mon confrère, car je suis » accablé de travail. Je finis ma sa-» tire contre le goût...— Et vous de-» vez la lire en séance publique Dia-» ble, c'est un beau morceau! — Je » m'estimerais fort heureux qu'il va-» lût les trois madrigaux et les deux

» fables dont vous régalerez notre au-
» ditoire. — Vous êtes trop modeste,
» mon confrère. — La modestie est
» le cachet du vrai talent. »

Après avoir épuisé ce que la louange a de fin et de délicat, ces deux messieurs convinrent que Roberville ferait lui-même l'éloge de son ouvrage, et que le rapporteur n'aurait que la peine de le lire, après l'avoir copié, pourvu toutefois qu'il ne fût pas trop long. Or, comme un bon office se paye par un autre, il fut arrêté que le petit monsieur se ferait nommer commissaire lorsque son confrère proposerait le poète Fardeau, très-connu dans la rue des Lombards.

Roberville se fit un pe[illegible]rier pour se louer lui-même. Il lui en coûtera beaucoup pour répéter ce que des connaisseurs avaient dit de son ouvrage. Il craignait que leurs éloges fussent exagérés. Il sentait le besoin

qu'il avait d'indulgence, et il débitait ces lieux communs avec des révérences et des roulemens d'yeux usités en pareille circonstance.

A la séance d'après, le président fit résonner sa petite sonnette et dit très-gravement : Vous avez à entendre le rapport de votre commission sur le candidat qui vous a été proposé. Chut! chut! chut! fit-on de tous côtés. Le rapporteur se leva, tira de sa poche un cahier orné de jolie faveur couleur de rose, et il lut :

« Il m'est bien doux, messieurs, » d'avoir à vous rendre compte d'un » ouvrage aussi distingué que celui » de M. de Roberville. On y trouve » tout ce qui est utile et agréable. » Chaque article est traité dans le » style qui lui est propre Le lecteur » est frappé de la profonde connais- » sance du cœur humain développée » dans cet ouvrage, et unie aux idées

» les plus philantropiques. C'est Mon-
» taigne paré des beautés de la lan-
» gue moderne; c'est la Roche[illegible]u-
» cault vaincu. Un des avantages
» inappréciables de cet ouvrage, est
» le classement des matières par ordre
» alphabétique. La conversation roule-
» t-elle sur le vice ou la vertu;
» sur l'indépendance ou l'esclavage;
» le propriétaire de la brochure la tirée
» de sa poche à la dérobée; trouve
» aussitôt la définition que cherchent
» les interlocuteurs; il la répète de
» mémoire; et chacun admire et se
» tait. Quel livre, messieurs, que ce-
» lui qui donne de l'esprit à tout le
» monde et qui ne se vend que quinze
» sous! Je conclus à ce que son au-
» teur soit admis parmi vous. »

» Quel talent dans ce rapport, disait
» l'un! Quelle clarté! ajoutait l'au-
» tre! Quelle précision! s'écriait un
» troisième, » et des applaudissemens

prolongés annoncèrent la satisfaction de l'assemblée et ses dispositions en faveur du candidat. Monsieur le secrétaire prend un petit panier de chaque main. Dans l'un sont les boules blanches et dans l'autre les noires. Les paniers circulent autour du tapis vert. Chacun des membres prend une boule blanche et dédaigne de regarder les autres : l'admission de M. de Roberville ne peut être douteuse. En effet, le président le proclame reçu à l'unanimité.

Un membre tire un rouleau de papier de sa poche. Il va commencer la lecture d'un Essai sur l'égalité des hommes, prouvée par l'égalité des plantes. Son regard benin s'étend autour de la table et sollicite l'attention. O douleur !... Monsieur le secrétaire dit un mot à l'oreille de Monsieur le président ; monsieur le président répond par un signe de la main. La

porte s'ouvre ; un individu se présente, la tête courbée jusque sur ses genoux, et le président dit : « Messieurs, vous » possédez dans votre sein M. de [illegible] » berville. » Tous les membres de la société se lèvent, saluent leur nouveau confrère, et le confrère leur dit d'un air orgueilleusement timide : « Je ne sais » ce que j'ai fait, messieurs, pour mé- » riter l'honneur d'être admis parmi » vous. Je justifierai cette faveur in- » signe par le zèle et l'exactitude que » la société est en droit d'attendre de » ceux qui la composent. » Et tout cela se fait et se dit sans rire.

On approchait du jour où la séance publique devait se tenir. Quel jour que celui-là pour les membres d'une société littéraire ! Ceux-ci avaient une fureur inextinguible de produire, et tous se faisaient, disaient-ils, un de- voir de contribuer à l'éclat de cette mémorable journée. Tous ambition-

naient en secret la gloire de paraître un moment à la tribune et d'y fixer l'attention de l'auditoire *le plus éclairé*. Que de pauvretés, tant en prose qu'en vers, devaient être applaudies, puisqu'elles avaient été reçues pour cela ! Comment l'avaient-elles été ? Comme Roberville venait d'être admis, et comme le poète Fardeau allait l'être. L'adage secret de la société était : *Passez-moi la rhubarbe, et je vous passerai le séné.*

Aussi lorsqu'un membre proposait une pièce pour cette fameuse séance, avec quel enthousiasme on se récriait sur les beautés qu'elle contenait, et on disait tout bas à son voisin : c'est détestable. On lisait à son tour ; on recevait les mêmes éloges tout haut, on était jugé tout bas, et les uns et les autres se gonflaient d'aise et se croyaient bien sûr de passer à la dernière postérité.

Il fallait surtout entendre les rapports sur les ouvrages nouvellement publiés par quelques-uns des membres. Quels détails ! quelle prolixité ! Le rapporteur trouve tout beau, admirable. Pas un défaut, pas une tache à remarquer. Si l'auteur n'était pas nommé, vous croiriez qu'il s'agit de Montesquieu, de Voltaire ou de Jean-Jacques. En sortant de la séance publique, l'auditoire émerveillé doit courir en masse à la boutique du libraire ; sa fortune et la réputation de l'auteur sont faites. *Va t'en voir s'ils viennent, Jean.*

Vous croyez peut-être que tout était fini, quand on avait une collection de pièces dont la lecture devait durer trois grandes heures : vous n'y êtes pas. Dans quel ordre les lira-t-on ? Question importante, et impossible à résoudre au gré de tous. « Vous » sentez, monsieur le président, que

je

» je ne peux pas lire une dissertation
» sur le sphynx après un poëme éro-
» tique : je ne serais pas écouté. —
» Permettez-moi de vous observer,
» monsieur le président, que ma fable
» ne fera aucun effet après une des-
» cription de l'intérieur de l'Afrique
» qui aura épuisé l'attention.—Mon-
» sieur le président, je demande la
» priorité pour mon idylle. Elle n'est
» pas assez longue pour nuire à ceux
» qui liront après moi.

*M. le Président.*

» Silence, messieurs, silence. Ceci
» est assez sérieux pour être discuté
» avec calme et méthode. La société
» veut-elle me charger de la rédac-
» tion du programme?

» Non, disent les uns. Oui, disent
» les autres. « Ceux-ci sont les menins
du président.

*M. le Président.*

» Je vais mettre la question aux » voix. »

Il résulte des bras en l'air et des bras pendans, bien et dûment comptés, que le président ne se mêlera pas de cette affaire. Chacun alors ouvre un avis, et c'est celui dont l'adoption l'arrangera le mieux. Tous parlent à la fois. C'est un bruit à ne plus s'entendre.

» Je demande la parole, je demande » la parole, » crie en beuglant un homme qui n'avait rien dit encore, et dont les poumons frais et vigoureux couvrent toutes les voix, et même la sonnette.

*M. le Président.*

« Vous avez la parole.

» Messieurs, il est neuf heures, et » vous vous y prenez de manière à » n'avoir rien décidé à minuit. Je

» propose qu'on s'en remette au sort » de l'ordre des lectures. Appuyé, » appuyé, s'écrie-t-on de toutes parts.» Il n'est personne qui ne compte sur sa bonne fortune; celui même qui porte ses trente sous à un bureau de loterie, croit tenir le terne dans sa poche. La proposition fut unanimement adoptée, et celui que le hasard avait le plus mal traité, disait tristement en sortant : « Il vaut mieux lire » le dernier que ne pas lire du tout. »

Le soleil éclaire enfin ce jour, dont le souvenir se perpétuera à jamais dans les fastes de la société. Chacun des membres a reçu six billets d'entrée, qui sont distribués, comme de raison, aux plus proches parens, ou à des amis sûrs. Chacun des membres est paré comme un triomphateur. Ils se montrent les uns aux autres leurs femmes, leurs sœurs, leurs maîtresses, leurs frères, leurs fils, leurs neveux :

le succès n'est pas incertain. La séance est ouverte.

La lecture du premier morceau est commencée. C'est la longue histoire de deux membres morts, que personne n'a connu de leur vivant. On écoute d'abord avec attention, on bâille ensuite, on applaudit en bâillant, parce qu'il faut être civil; on s'endort, et les coups de coude font imperceptiblement le tour de la salle. » Réveillez-vous donc, maman. — » Vous dormez, mon frère.—Un peu » de complaisance, mon oncle. Pen- » sez donc que ces messieurs sont les » confrères de papa, de mon cousin, » de votre ami; que par cette raison » seule ils doivent avoir du mérite, et » que nous leur devons des égards. » On se fait violence, on se réveille; de faibles applaudissemens se font entendre dans ce coin-ci, dans celui-là. Le lecteur s'attendait à être plus favora-

blement traité. Le confrère, son voisin, lui observe que le succès d'estime est le prix le plus flatteur d'un ouvrage sérieux, et que l'estime, toujours réfléchie, dédaigne ces éclats bruyans que produisent l'engouement et l'étourderie.

On passe à une seconde, à une troisième lecture. L'un des auteurs a la voix nasillarde, l'autre parle en fausset, et l'auditoire ne s'écarte pas trop encore de la marche qui lui a été tracée. Mais cette dissertation sur le sphynx est si longue, si vague, si dépourvue de ce qui intéresse, de ce qui attache quelquefois dans un ouvrage de ce genre, que les bénévoles auditeurs ne peuvent s'empêcher d'en désirer vivement la fin. Quelques-uns donnent déjà des marques d'impatience. C'est en vain que quelques autres, plus directement intéressés au

succès, font de continuels efforts pour relever les applaudissemens.

» Madame, s'écrie enfin une petite » vieille en s'adressant à sa voisine, » je trouve fort inconvenant, très- » déplacé que vous n'applaudissiez » pas mon fils. Ce n'est pas là ce dont » nous sommes convenues, et je vous » proteste que je n'accorderai pas la » moindre marque de satisfaction aux » madrigaux de votre mari. — Ma- » dame, le vrai talent n'a pas besoin » de l'appui d'une cabale, et mon » mari est assez avantageusement con- » nu... — De vous, peut-être, ma- » dame. Mais je crois que sans le » programme, le public ignorerait » jusqu'à son nom. — Hé bien, ma- » dame, tant pis pour le public. — » Mais, madame, nous nous sommes » engagés à soutenir réciproquement » ceux qui nous intéressent. — Mais, » madame, pouvais-je prévoir que

» votre fils nous parlerait aussi lon-
» guement d'un vieux mônstre qui
» n'intéresse plus, et dont on ne se
» souvient que par la sottise qu'il a
» fait faire à Jocaste? »

Ce dialogue fut vingt fois interrompu par le président, qui pâlissait, qui rougissait de colère et de honte. Les confrères étaient furieux qu'on révélât aussi publiquement le secret de la société. L'auditoire balançait entre l'engagement partiellement contracté avec tel ou tel membre, et le besoin de rire du ridicule de cette scène. Connaissez-vous un Français qui ait résisté une fois à l'envie de rire, et n'avez-vous jamais remarqué avec quelle facilité cette envie se communique? Elle prévalut sur les procédés, sur les principes, sur les clauses du traité clandestin. Le rire, d'abord contenu, étouffé, gagne bientôt de proche en proche, et quand tout le

monde rit, personne ne se contient plus.

M. de Merlicourt, à qui Roberville n'avait pas manqué d'envoyer un billet, trouva très-mauvais qu'on se conduisît avec cette indécence devant un directeur général des vivres de la marine. Il voulut s'en expliquer hautement, et crut que la déférence qu'on lui marquait partout, contribuerait ici au rétablissement de l'ordre. Il se leva, il parla; on l'écouta et on le berna. Un plaisant lui dit qu'il avait incontestablement le droit de donner le ton à sa table; mais que là, où il ne traitait point, il n'avait qu'à choisir, entre deux partis : rire comme les autres, ou se retirer. Un autre ajouta qu'on peut-être un très-mauvais écrivain et un très-honnête homme; qu'il estimait messieurs de la société en leur qualité de citoyens; mais que c'était leur rendre un service essentiel

que les guérir de la manie d'écrire, et que les petits Mécènes de Paris feraient fort bien aussi de renoncer au rôle ridicule de protecteurs subalternes. Ou à ce dernier trait Merlicourt ne se possède plus. Il appelle ses gens. Ses gens ne l'entendirent pas, parce qu'ils étaient dans la rue. Mais ce mot n'en fut pas moins un signal de guerre. La perruque de Merlicourt vole au nez du président. Merlicourt veut tirer son épée : elle a passé de main en main à l'autre bout de la salle. Un des rieurs monte sur un banc et fait tourner son chapeau sur la pointe de la pacifique épée, comme vous avez vu un faiseur d'équilibres faire tourner un plat d'étain au bout d'une broche. Roberville est furieux à son tour. Il vole d'une chaise rembourrée à une banquette : de la banquette au tabouret ; il écarte à droite et à gauche ce qui s'oppose à son passage ; il

pénètre jusqu'à son protecteur. Il assène un coup de poing sur l'oreille du plus irrévérent. Celui-ci riposte par un autre. «Ne souffrons pas, s'é» crie le président, que des profa» nes portent impunément la main » sur un membre d'une société res» pectable. » Il s'avance à la tête de la troupe sacrée. Il a vengé Roberville; mais le combat s'engage. Chacun est obligé d'y prendre part, l'un pour punir un insolent adversaire, l'autre pour le prévenir.

La victoire est quelque temps indécise. Apollon et les Muses d'un côté, la fière Pallas de l'autre, saisissent, perdent et reprennent l'avantage. O infortune! ô douleur! la personne sacrée du président est renversée sur le dos d'une grosse maman qui a déjà perdu son bonnet et son tour de gorge. La tête du président entre par la fente de sa robe; son corps entier

passe dans un panier volumineux, dont les deux côtés reposaient n'aguère sur les genoux de deux voisins galans; et qui est tout-à-coup changé en place forte. C'est de là que le président fait une défense d'autant plus belle qu'il n'y voit plus, et qu'il est peut-être le premier général aveugle dont parle l'histoire. La tête en bas, les deux mains fixées sur le parquet, le buste soutenu par les cuisses de la grosse maman, ce grand homme joue des jambes; il allonge des coups de pied autour de lui; il en donne tant et tant, qu'il frappe enfin sa dondon entre les deux épaules, et la jette sur le nez. Ils tombent ensemble; ils n'offrent plus qu'une masse informe, semblable aux débris d'un bastion que vient de faire sauter une mine.

Ainsi que dans Homère et dans Tite-Live, la chute du chef est toujours suivie de la défaite de l'armée,

ainsi les membres de la société, privés de leur président, ne pensent plus qu'à la retraite. Elle se fit plus aisément qu'ils n'osaient l'espérer. Un cocher de fiacre attendait à la porte une dame qui n'avait pas payé sa première course, et qu'il lui importait qu'on n'étouffât point. Il avertit le commandant du poste voisin. Dix soldats du guet suivirent le sergent et arrivèrent la baïonnette haute. Ils séparèrent les combattans, qui ne demandaient pas mieux, parce qu'on se lasse plutôt de recevoir des coups, que de rire.

Combien de jeunes femmes rougirent de plaisir ou d'orgueil, en gagnant leur voiture à travers une double haie de curieux, dont les regards avides dévoraient des charmes qu'il n'était plus possible de leur dérober! Que de vieilles outrées des ris insultans qu'excitèrent des ruines qui ne de-

vaient plus être exposées au grand jour! Que d'hommes au nez cassé, à l'œil poché! Que de côtes meurtries! Que d'entorses et que de boiteux! Quelle journée pour le concierge de la société! Là, il trouve une breloque de montre, et plus loin la montre elle-même. Ici, il ramasse de fausses hanches, et là-bas un faux cul; dans un coin, un bonnet de dentelles; dans un autre, le tronçon supérieur d'une canne à pomme d'or, une boucle d'oreille, un solitaire. Trois ou quatre séances semblables, et sa fortune est faite; car vous devinez que ces objets passent promptement dans sa poche, et de sa poche dans son armoire. On réclame le lendemain. Il cherche soigneusement, avec ceux qui ont perdu, ce qu'il sait ne pas trouver.

Mais, hélas! et quatre fois hélas! cette première séance devait être la dernière. M. de Merlicourt, après

avoir été vivement houspillé, avait eu le chagrin, la honte de rentrer chez lui sans perruque et sans un des pans de son habit. Dans son indignation, il avait instruit la ville et la cour des circonstances de la scène scandaleuse dont un homme *comme lui* avait été forcé d'être acteur. Les compagnons de sa mésaventure ne furent pas plus discrets. Les beaux esprits de la capitale s'égayèrent, l'un dans une chanson, l'autre dans un poëme burlesque; celui-ci dans un madrigal, celui-là dans une élégie. Monsieur le lieutenant de police voulait bien qu'on eût de l'esprit, et même qu'on prétendît en avoir; mais il n'entendait pas que cette prétention amenât une guerre civile. Il défendit à messieurs les membres d'avoir de l'esprit collectivement; et comme un homme adroit tire parti de tout, il fit hommage à madame de Pompadour de la prompte et écla-

tante justice qu'il avait rendue à son protégé. Madame de Pompadour lui présenta sa main à baiser, et le lieutenant de police visa dès ce moment au ministère de la marine.

Ainsi s'éteignit une société, qui naguère se croyait immortelle. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!*

## CHAPITRE V.

*Projets de propager la probité, d'être continent, etc.*

Roberville, privé encore une fois de la palme littéraire, et fort aise d'avoir esquivé celle du martyre, qui, pendant l'orageuse séance, avait plané sur sa tête, Roberville forma le projet de se dérober à toute espèce d'éclat, et de se renfermer dans les devoirs obscurs, mais lucratifs de sa place. Le dévouement avec lequel il avait reçu quelques coups de poing qui s'adressaient à son chef, le lui avait rendu plus cher. Merlicourt ne mettait plus de bornes à sa faveur, comme Roberville s'abandonnait à sa bienveillance pour Durocher. Déjà deux ou trois de ceux qui avaient déclamé contre le

premier commis, avaient reçu leur congé. A chaque disgrace, toujours motivée sur le bien du service, Durocher avançait d'un pas, et les choses n'en allaient pas mieux.

Cependant Roberville s'instruisait. Déjà il avait acquis assez de lumières pour pressentir que les opérations pouvaient n'être pas réglées par la stricte probité, et que monsieur le directeur général était trompé par ses agens : il lui faisait bien de l'honneur. Au projet de remplir exactement ses devoirs, il joignit celui de porter la lumière dans toutes les parties de l'administration, d'étourdir un jour son bienfaiteur par l'étendue de ses connaissances, de lui livrer à la fois toutes les têtes de l'hydre des abus, et d'arriver ainsi à la célébrité, qu'il avait en vain cherchée ailleurs.

Ce projet, au moins, était de ceux qui honorent leur auteur, quel qu'en

soit le succès. C'est le seul de tous ceux qu'a formé Roberville, qui lui prépare des souvenirs satisfaisans. Mais est-il au pouvoir d'un homme, quel qu'il soit, de corriger des voleurs? Un souverain les chasse quelquefois; il ne les corrige jamais. Il les remplace par d'autres; et, pour peu qu'il manque d'énergie, bientôt, las de ses vains efforts, il abandonne la nature humaine à sa perversité. Nous verrons plus tard ce qui résulta du double projet de Roberville. N'anticipons pas sur les événemens.

M. de Merlicourt, parvenu à l'apogée de sa fortune, crut ne pouvoir mieux faire que d'en créer un ou deux héritiers. Il chargea Roberville de chercher, de concert avec lui, celle qui devait être de moitié dans ce grand œuvre, et ses prétentions étaient bornées : un million en dot, cela se trouvait aisément chez les fermiers-

généraux; de la figure, cela se trouve partout; des talens, quoi de plus commun; des qualités, toutes les femmes en ont: demandez à ces dames.

« Tenez particulièrement à la dot, » lui disait Roberville; cela console » de bien des choses, et je crois que » dans le mariage on a souvent be- » soin de consolation. Faites peu de » cas de la figure, on s'y accoutume » promptement. Défiez-vous des ta- » lens, et surtout de la danse de Flore » et de Zéphire, des airs de tête, des » bras arrondis, et du jeu du pied sur » les pédales d'une harpe. Tout cela » mène la femme au plaisir, et le » mari au chagrin. Quant aux bonnes » qualités, rapportez-vous-en à votre » fortune: partout vous en trouverez » le masque. L'avenir seul vous ap- » prendra ce que vous aurez réelle- » ment rencontré. — Comment donc, » mon cher Roberville, mais vous

» êtes philosophe! — J'ai de l'expé-
» rience, monsieur. — Vous êtes ma-
» rié! — Et j'ai rencontré, au million
» près, toutes les belles choses après
» lesquelles vous courez.

» — J'entends. Vous avez fait de
» l'hymen une épreuve fâcheuse, et
» vous êtes d'avis que j'épouse une
» femme riche, sans éducation et sans
» beauté. — Oui, monsieur, c'est ainsi
» que je pense. Je vous le répète:
» qu'est-ce que la beauté après six
» mois de mariage? Rien. Qu'est-ce
» que les talens? Une niaiserie, et à
» qui ce vain prestige est-il profitable?
» A une nuée d'étourdis que la beauté
» attire, que les talens fixent, qui ob-
» sèdent une femme, et qui finissent
» par la séduire, si toutefois elle ne va
» pas d'elle-même au-devant de la sé-
» duction. — Mais on dirait, à vous
» entendre.... — Oui, monsieur, je le
» suis. — Vous êtes?... — Cocu.

» — C'est malheureux. — Malheu-
» reux, non; mais humiliant. — Ce-
» pendant, il ne faut pas tirer une
» conclusion générale d'un événement
» particulier. — J'ai dit cela comme
» vous. — Il est des femmes honnêtes.
» — Ce n'est pas le grand nombre. —
» Je peux en trouver une. — On
» gagne bien un terne à la loterie. —
» J'occupe une grande place, je re-
» présente, je suis riche, considéré,
» assez jeune encore. — Qu'est-ce que
» tout cela, contre la fatalité? — Je
» ne manque pas de mérite. — Enfin,
» vous voulez en courir la chance. —
» J'y suis décidé. — Eh bien, monsieur,
» cherchons. »

Merlicourt met une de ses voitures à la disposition de Roberville. Roberville se lance dans le tourbillon du grand monde; il court partout, et partout il est bien reçu, parce qu'on accueille toujours un homme qui

a un carrosse, sans s'informer des moyens qui le lui ont procuré. Il voit de petites filles, de jeunes veuves, de toutes les tailles, de toutes les tournures, de tous les caractères. Il examine, il étudie, après avoir préalablement demandé à l'oreille l'un de ces amis de société, dont on sait à peine le nom : a-t-elle un million de dot?

Roberville était dans la force de l'âge; dans tout l'éclat d'une mâle beauté. Ses occupations littéraires et administratives avaient imposé silence pendant quelque temps à un penchant dominant, qui se réveilla à l'aspect des charmes dont il se trouva tout-à-coup entouré. Ici un grand œil bleu, un air timide et décent, attaquent son faible cœur; là, des regards de feu s'échappent d'un œil noir, et viennent à travers de longs cils, porter le désir et le trouble dans son

ame. Roberville s'aperçoit qu'il est seul, et il lui serait doux d'aimer et de l'être! Ah! disait-il en soupirant, » on fait très-bien de punir une femme » infidèle; mais pourquoi me punir » d'une faute qui n'est pas la mienne? » Pourquoi ne puis-je me conso- » ler dans les bras d'une seconde » épouse, des torts de la première? » Quel dédommagement offre la so- » ciété, à un mari dans ma position? » Des femmes à séduire? Ferai-je su- » bir à d'autres un affront qui m'a » si vivement affecté? Tromperai-je » une jeune personne innocente et » naïve? Porterai-je le désespoir dans » son cœur et le trouble dans sa fa- » mille? Loin de moi ce fatal projet! » Soyons chastes, et souffrons, puis- » que nos lois n'ont pas le sens com- » mun. »

Tout cela est bien aisé à dire. Parmi les beautés qui pouvaient flatter les

sens de M. de Merlicourt, et grossir une bourse déjà trop arrondie, Roberville avait distingué une jeune veuve, qui réunissait tous les avantages. Vingt ans, taille svelte, élancée, figure enchanteresse, graces sans apprêt, esprit naturel et sans prétention, caractère doux, réputation intacte, et cent mille livres de rente; telle était madame d'Achicourt.

Fille de qualité sans fortune, elle avait épousé, à dix-sept ans, M. d'Achicourt, qui en avait soixante-quatre, et avec cela la goutte, un cautère et un asthme. M. d'Achicourt n'était pas, comme déjà vous le soupçonnez, un de ces vieillards sensuels, qui achètent à tout prix une ombre de plaisir, et qui se flattent que l'innocence et la beauté ranimeront des sens éteints. Garçon, et toujours sage par l'absence des passions, ce qui, je l'avoue, n'est pas très-méritoire, ses infirmités étaient l'effet

l'effet d'une constitution faible et d'un travail soutenu, qui lui avait valu cent mille écus de rente. M. d'Achicourt était généralement estimé, parce qu'aucun négociant n'avait porté plus loin la loyauté et l'intelligence du commerce. Il était aimé, parce qu'il se plaisait à faire du bien.

Il avait rencontré dans le monde mademoiselle de Verville, que personne ne pensait à épouser, parce qu'alors la première qualité d'une fille était sa dot. Personne aussi ne songeait à en faire sa maîtresse, parce qu'on ne cherche pas à avilir ce qu'on respecte. M. d'Achicourt résolut de réparer à son égard les torts de la fortune. Il n'avait que des parens éloignés, qu'il connaissait à peine, et il crut pouvoir, sans injustice, disposer en faveur d'une infortunée, du tiers de ce qu'il avait acquis par son travail. Il proposa sa main, que les pa-

rens de la demoiselle acceptèrent avec transport. La jeune personne ne pensa point comme eux : il est un âge où les jouissances du cœur sont tout, et où l'or est compté pour peu de chose. Mademoiselle de Verville résista. Ses parens opposèrent à sa répugnance leur extrême médiocrité, la nécessité d'avancer deux frères qu'elle aimait tendrement, et qui languissaient dans les derniers grades militaires. Ils pressèrent, ils caressèrent un enfant qui ne savait pas leur résister, et mademoiselle de Verville suivit M. d'Achicourt à l'autel.

On s'égaya sur ce mariage : M. d'Achicourt s'y attendait. Des plaisanteries indiscrètes frappèrent son oreille, le jour même de ses noces : il dédaigna d'y répondre. A mesure que la nuit s'approchait, la tristesse, déjà peinte sur la physionomie de sa femme, prenait un caractère plus prononcé.

M. d'Achicourt ne s'en alarma point : il avait un moyen certain de la dissiper.

Madame d'Achicourt était retirée. Conduite, soutenue, encouragée par sa mère, elle n'attendait que le moment de consommer le plus douloureux sacrifice. M. d'Achicourt se dérobe à la foule importune, et passe dans l'appartement de sa femme. Madame de Verville voulut s'éloigner : « Restez, lui dit-il, madame. Connaissez le sort de votre fille, et jugez-moi. »

Prenant alors le maintien et le ton solennel qui convenaient à la circonstance, il adressa la parole à sa jeune épouse. « Madame, faire acheter ses bienfaits, c'est vouloir en perdre le fruit, c'est dispenser l'être qui les reçoit de la reconnaissance, et même de l'estime dont le bienfaiteur le plus modeste se complaît à recevoir des marques : voilà pour l'homme en

» général. Voici des distinctions qui » me regardent personnellement. Je » serois le plus ridicule des vieillards, » si je croyais pouvoir vous inspirer » de l'amour, et le plus odieux, si » j'arrachais à la complaisance ce que » le cœur seul doit accorder. Je pré- » tends à votre amitié. Ce sentiment » consolateur m'aidera à supporter le » reste d'une vie douloureuse, et ce » sentiment, je veux le mériter. Je ne » vous mettrai pas aux prises avec » votre devoir; je ne vous contraindrai » pas à une dissimulation continuelle, » pénible et humiliante, enfin, je n'u- » nirai point la vieillesse et ses infir- » mités à la jeunesse, à la fraîcheur » et aux graces. Je contracte l'engage- » ment de vous aimer comme un » père, et de vous respecter comme » ma fille.

» Cette conduite serait déplacée à » l'égard d'une jeune personne, qui

» doit éprouver le besoin d'aimer, si
» je ne sentais que je tarderai peu à
» vous rétablir dans vos droits. Vous
» aurez accru alors l'estime dont vous
» jouissez déjà, de celle que vos pro-
» cédés pour moi auront inspirée à un
» public léger, mais toujours juste.
» Vous joindrez à tous vos avantages,
» ceux d'une fortune indépendante, et
» vous ferez le bonheur d'un homme
» que vous saurez choisir, parce que
» vous êtes raisonnable et prudente. »

M. d'Achicourt se disposait à pas-
ser dans son appartement. Sa jeune
femme lui prit les mains, les lui baisa
avec transport. Elle voulait parler; son
époux la prévint. « Point de remercî-
» mens, madame; je ne fais rien que
» pour moi. J'ai senti qu'il fallait choi-
» sir de votre amitié ou de votre haine;
» j'obtiens la première, et vous juge-
» rez combien elle m'est précieuse,

» par les soins que je prendrai pour » la conserver. »

Il sortit, et laissa sa jeune épouse et sa mère étonnées, interdites, admirant un procédé si délicat et si rare. Il ne s'éloigna pas un moment du plan qu'il s'était tracé, et il en reçut la récompense. Madame d'Achicourt, pénétrée de reconnaissance, allait au-devant de ses moindres désirs; elle le comblait d'égards et de complaisances; elle lui prodiguait ces soins attentifs, si précieux pour l'homme souffrant. Le monde se trompa sur le caractère de son attachement. On le prit pour un sentiment qu'elle était loin d'éprouver, et qui paraissait aussi extraordinaire qu'inexplicable. On décida enfin que la nature avait formé ce couple-là exprès pour M. d'Achicourt; on convint généralement qu'il méritait son bonheur, et on ne s'en occupa point davantage.

Un an s'écoula de cette manière. Les infirmités de M. d'Achicourt augmentèrent au point de lui faire pressentir une fin prochaine. Sa femme ne le quittait pas ; elle s'efforçait de soulager des maux qu'elle ressentait autant que lui. Le moment fatal arriva. Il dit à sa femme un dernier adieu ; il la remercia tendrement de ce qu'elle avait fait pour lui ; il la laissa inconsolable.

Vous aurez une idée de sa situation, vous, jeune fille, qui avez perdu dans votre père un bienfaiteur, un ami [illegible] appui salutaire. Vous l'avez pleuré, comme madame d'Achicourt pleura son époux ; comme elle, vous en conserverez un souvenir [illegible] comme elle, vous apprendrez [illegible] pas de douleur éternelle.

[illegible] du deuil était écoulé. [illegible] d'Achicourt venait de repa[illegible] dans le monde, et le monde, qui

oublie tout, attendait avec impatience le moment de la revoir. Tel est l'effet d'une vertu douce, d'un caractère aimable et égal. Ils ne séduisent pas comme des qualités brillantes; ils ne surprennent pas les cœurs : ils s'insinuent petit à petit; mais ils finissent par captiver. Les êtres de cette classe ont peu d'amis; mais ils n'en perdent aucun.

Madame d'Achicourt, aimable, belle, riche, ne tarda pas à fixer tous les vœux. Ces hommages ne l'éblouirent pas. Elle se retirait au milieu de gens qui l'avaient ne[illegible] pauvre, et dont l'empressement devait peu la flatter. Elle était polie avec eux, et elle se livrait plus facilement à ceux qu'elle voyait pour la première fois ils n'avaient pas de torts à lui faire oublier; elle voulait bien s'imposer qu'elle en eût obligeaux ans plutôt la justice qu'ils lui ren-

daient alors. Son amour-propre blessé cherchait-il un dédommagement, ou est-il d'une belle ame d'accorder des qualités à ceux qui ne nous ont pas donné encore de raisons de les mésestimer ?

Au nombre de ces derniers, était Roberville, dont l'extérieur prévenait toujours favorablement ; qui, sans avoir précisément de l'esprit, se faisait écouter, par l'expression qu'il donnait aux choses les plus simples, surtout près d'un objet qui l'intéressait. Raisonnable, judicieux même, lorsqu'il ne s'abandonnait pas à la manie des projets, sa conversation devait plaire à une femme décente, dont la gaîté ne s'exprimait jamais par des éclats. Roberville, sans s'interroger sur la nature des sentimens que madame d'Achicourt commençait à lui inspirer, sans en pressentir les suites, se laissait aller au charme qui l'en-

traînait. Sans effort, sans étude, sans même y penser, il prenait les formes et le ton qui pouvaient plaire à la jeune dame. Assez assidu pour se faire remarquer, trop peu empressé pour inspirer de la défiance, il n'était pour madame d'Achicourt qu'un jeune homme sans prétentions, qui la préférait aux autres femmes, et il est toujours flatteur d'être préférée, quoiqu'on sente qu'on en est digne. D'après ces dispositions, elle devait distinguer Roberville, et il est difficile à une femme sans expérience de prévoir où la ménera un sentiment, quelqu'indifférent qu'il lui paraisse.

Roberville, après deux, trois soirées passées auprès de madame d'Achicourt, fut convaincu qu'un galant homme ne pouvait faire un meilleur choix. Il en parla à Merlicourt avec une chaleur dont il ne démêlait pas encore la source, mais qui n'échappa

pas à son protecteur. Celui-ci jugea qu'une femme qui plaisait beaucoup à un homme bien plus jeune que lui, n'était pas l'épouse qui lui convenait. Il pouvait avoir raison. Mais était-il certain qu'une autre ne plairait pas aussi après le mariage ? Quoiqu'il en soit, il reçut avec indifférence les ouvertures de Roberville ; il répondit vaguement qu'il verrait madame d'Achicourt. Il la vit, il la trouva charmante, et il intercepta des regards qui le déterminèrent à porter ses vues ailleurs.

Roberville la voyait tous les jours. Il le regrettait tous les momens qu'il pouvait dérober au travail. Madame d'Achicourt commençait à compter les heures d'absence. Elle n'avait point d'amour ; oh ! non, elle n'en avait pas, elle se le disait au moins, elle cherchait à se le persuader. En effet, une femme estimable peut-elle aimer

un jeune homme fait pour plaire, mais qui ne s'est pas déclaré ? D'après la force de ce raisonnement, elle allait tous les soirs où devait être Roberville ; Roberville arrivait avant elle où il savait la trouver, et jamais ils ne se donnaient un rendez-vous. Il y aura demain un cercle brillant chez madame la marquise, disait l'un à l'issue d'une soirée qui paraissait toujours trop courte. Je dîne demain chez la comtesse, disait l'autre. Après-demain je vais aux Français : et aux Français, chez la comtesse, chez la marquise, ils s'approchaient insensiblement ; une place se trouvait toujours ménagée auprès de la jeune dame, sans adresse, sans intention Roberville la prenait comme un autre eût pu la prendre, et il ne la quittait plus.

L'innocence disposait les choses de façon qu'il eût été difficile qu'un au-

tre s'en emparât. Tantôt c'était une ottomane dont l'éventail, les gants, le sac à ouvrage garnissaient tout un côté; tantôt ces objets étaient sur une chaise dont les barres soutenaient deux pieds mignons, et tout cela disparaissait dès que Roberville s'approchait. Au spectacle, le panier garnissait tout le devant de la loge, et Roberville se plaçait d'abord derrière. Mais on avait toujours quelque chose à lui dire. C'était des choses très-indifférentes sans doute. Cependant on parle bas aux Français; Roberville ne pouvait entendre du troisième rang, et la dame d'Achicourt était continuellement obligée de tourner la tête. Des hommes, qui savent vivre, ne souffrent pas cela, et se prêtent à tout. Roberville passait au second rang. Dans l'entr'acte, la jeune dame se levait; une chaise se découvrait, et Roberville s'asseyait, pour

ne pas empêcher de voir ceux qui étaient derrière lui. Alors on n'entendait plus Piron, ni Voltaire. On causait confidentiellement. On ne se disait rien de positif, mais on s'entendait à merveille. Le temps volait avec rapidité; on était étonné de voir tomber le rideau; on se quittait à regret, et on savait où se retrouver le lendemain.

Ces innocentes finesses-là n'échappent pas long-temps à des yeux observateurs. On ne parlait dans le monde que du mariage du joli couple, c'est ainsi qu'on les nommait. L'engagement qu'avait contracté Roberville n'était connu que l'Estrapade, quartier dont n'approchent jamais les gens d'un certain ton. Il n'avait pas cru devoir en parler dans la société brillante où il était reçu, ni de n'avoir pas à répondre à des questions toujours embarrassantes après

ce qui lui était arrivé. Mais sa situation, qu'il ne pouvait oublier, le rendait timide, circonspect avec madame d'Achicourt. Il cherchait à s'étourdir sur le sentiment qui l'attachait à elle; il eût voulu pouvoir se le dissimuler.

Il avait formé le projet de respecter la sagesse et un lien que son épouse avait méconnu. Il sentait ce qu'il devait de ménagemens à une femme telle que madame d'Achicourt. Il se reprochait de lui faire partager un sentiment qui ferait un jour le tourment de son cœur. Il s'accusait de l'avoir fait naître, tandis qu'avec un mot il aurait pu le prévenir. Il sentait la nécessité de faire à son amie un aveu, trop tardif sans doute, mais qui seul pouvait lui rendre son repos. Il s'préparait avec la volonté de lui déclarer son mariage et d'obtenir son pardon. Il revoyait la femme char-

mante, et près d'elle il n'avait de force que pour aimer.

Madame d'Achicourt se livrait avec sécurité au penchant le plus doux. Elle ne comptait son existence que du moment où elle avait vu Roberville. Plus elle le voyait, plus elle le trouvait estimable. Elle lui savait gré de sa retenue auprès d'elle. Elle l'attribuait à sa modestie, qualité si rare alors, et que possèdent si éminemment les jeunes gens d'aujourd'hui; elle l'attribuait à la différence de leurs fortunes, et elle en [illegible] en faveur de la délicatesse de son amant. Elle l'attribuait.... à quoi ne l'attribuait-elle pas?

Cependant elle avait à remplir les derniers vœux de son époux. Qui était plus digne que Roberville de l'[illegible] der? S'il continue à garder le silence, il faudra donc l'encourager, en lui laissant pressentir qu'il est aimé et

qu'il peut prétendre à tout. Pauvre enfant! elle les eût oubliés ces derniers vœux de son époux, s'ils n'eussent rendu en quelque sorte respectable la passion qui la dominait.

Maîtresse d'elle-même, mais trop jeune encore pour tenir une maison, elle vivait avec sa mère. Elle n'avait osé proposer à Roberville de le recevoir, et il frémissait à la seule idée de solliciter une faveur qui ferait naître des occasions dangereuses, qu'il voulait de bonne foi éviter. Il en était au point de ne pouvoir plus vivre sans madame d'Achicourt, et il était incapable de penser à la séduire. Son amour croissait à chaque instant, et sa position, toujours plus vivement sentie, le rendait le plus misérable des hommes.

Oh! combien il se repentait d'avoir méprisé les conseils de son ami! « Si » j'avais cru de l'Oscraie, je serais

» libre encore, et je déposerais mon
» cœur, mon être, ma vie aux pieds
» d'Adèle; je lui devrais mon bon-
» heur, et je suis en proie aux plus
» cruels tourmens... Allons voir de
» l'Oseraie... Que me dira-t-il que je
» ne sache déjà? Il me reprochera
» d'avoir caché mon état à madame
» d'Achicourt; il m'ordonnera de fuir:
» Hé! le puis-je, grand Dieu!... Il le
» faut, il le faut cependant. Qu'elle
» m'oublie, qu'elle me méprise, qu'elle
» me croie ingrat, barbare; je me sou-
» mets à tout, pourvu qu'elle recouvre
» son repos. »

- Il rentre chez lui, il fait une malle, il court à la campagne. Il va déposer dans le sein de Félicité sa douleur et ses combats. Félicité est jeune, elle doit être compatissante; elle partagera sa peine; il l'adoucira en parlant sans cesse d'Adèle. Il arrive. Madame Perceval le reçoit mal,

parce qu'elle aime Rose, et que l'amour maternel est aveugle. M. Perceval ne lui marque que de la froideur, parce qu'il règle ses mouvemens sur ceux de sa femme. Félicité l'accueille comme un frère malheureux. Il lui parle, elle écoute, elle s'attendrit, ses yeux se remplissent de larmes. Ah ! s'écrie-t-il, je trouve enfin un cœur qui répond au mien.

Madame Perceval ne conçoit rien à ces longs tête à-têtes. Elle attribue à Roberville la perte de sa fille aînée : quels sont ses desseins sur la cadette ? Pourquoi a-t-elle l'air abattu, les yeux rouges ? Madame Perceval interroge Félicité. Le secret de Roberville n'est pas le sien ; elle s'obstine à le taire. Sa mère soupçonne tout, elle croit tout, elle ferme sa maison à son gendre. Il revient à Paris.

Il trouve un billet de madame d'Achicourt. Depuis deux jours elle ne

l'a pas vu. Elle a envoyé chez lui. Elle sait qu'il est à la campagne! A la campagne sans avoir pris congé d'elle! Est-ce ainsi qu'on se conduit avec une amie? Elle donne à dîner le lendemain. Elle ne pardonnera qu'à condition que Roberville se réunira à d'aimables convives, et qu'il contribuera à dissiper le vide insupportable qu'elle éprouve.

Qu'il contribuera! infortunée! c'est lui seul que tu désires, que tu veux, que tu appelles. Le dîner n'est qu'un prétexte, un hommage aux bienséances. Ton cœur est ouvert à ton amant; tu lui ouvres ta maison: quel asile te reste-t-il?

« C'en est fait! s'écrie Roberville, » mes forces sont épuisées, ma raison » éteinte. Le sort en est jeté. »

Il répond qu'il arrive excédé, qu'il n'est pas présentable en ce moment, mais qu'il ira dîner le lendemain à

l'hôtel; voilà le fond de sa lettre. Mais il a écrit quatre pages. Des expressions brûlantes sont coupées par des phrases inintelligibles. Le désordre de ses idées passe dans le cœur de madame d'Achicourt. Elle a pitié de son amant; elle décide de le rendre à lui-même en se déclarant la première. Elle ne forme plus qu'un vœu, elle n'a qu'une volonté: c'est de couronner l'amour de Roberville et de partager sa félicité.

Il se présente chez madame d'Achicourt. Il est pâle, défait. Le secret qu'il lui cache est un poids insupportable qui oppresse, qui froisse son cœur. Madame d'Achicourt alarmée cherche à cacher l'inquiétude qui la tourmente. Ses efforts mêmes la trahissent: l'amour vertueux est toujours maladroit. Ses convives lisent dans ses yeux, mais l'état de Roberville leur paraît inexplicable. Il est accablé,

lorsque tout semble concourir à son bonheur.

Le dîner fut triste. Madame d'Achicourt en attendait la fin avec la plus vive impatience. Elle brûlait d'être seule avec son amant. Elle voulait descendre dans ce cœur navré, y chercher sa peine, le consoler, le rendre à la vie, en l'ouvrant à l'espoir.

On se lève enfin. Roberville est isolé, errant au milieu de vingt personnes. Tout entier à ses idées, et par conséquent à son malheur, il ne voit pas même celle pour qui il donnerait sa vie. Elle est auprès de lui. Ils sont seuls dans l'embrasure d'une croisée. Elle veut parler; la pudeur la retient. Sa main rencontre celle de Roberville et la presse doucement. Roberville se tourne vers elle. Les plus beaux yeux du monde expriment l'amour et la pitié. Il sort d'un rêve

douloureux; il ne voit plus que son Adèle. A l'aspect de tant de charmes, il oublie sa probité. En vain elle lui ordonne de parler; les mots expirent sur ses lèvres. Renoncer à la voir, à en être aimé, eût été un effort sublime de vertu; mais dans la route épineuse qu'elle nous trace, débute-t-on par le plus pénible des sacrifices? Ce n'est que par degrés qu'on s'élève au-dessus de soi-même; et qui n'a pas l'habitude de combattre, doit être constamment vaincu. Roberville le fut, il garda le silence.

« Qu'avez-vous, mon ami? Votre » état m'inquiète, vous le voyez, et » vous me cachez ce qui vous afflige. » — Si je parle, vous me haïrez. — » Croyez-vous que je le puisse? — » Vous le devez. — Je ne vous entends » pas. — Adèle? — Mon ami? — Je » suis bien malheureux. — Ne puis-» je rien pour vous? — Vous pouvez

» tout !... Vous ne pouvez rien. —
» Vous ne m'aimez donc pas? — Adèle,
» je vous adore. — Vous venez de dé-
» cider votre sort et le mien. Croyez-
» vous que je sois insensible? Que
» dis-je, n'avez-vous pas vu combien
» vous m'êtes cher? — N'achevez pas.
» — Il ne me reste rien à dire. —
» Adèle, je suis au désespoir. — Du
» désespoir, quand on aime, quand
» on est aimé ! — Je ne peux préten-
» dre à votre main. — Votre fortune
» est bornée, je le sais; mais je suis
» riche, et quel plus noble emploi
» ferai-je de mon bien, que de le par-
» tager avec l'homme que je préfère ?
» Je suis de qualité; mais vous avez
» un emploi honnête, des vertus et
» l'estime de M. de l'Oseraie. Ces titres
» valent les miens; mon mari n'en
» avait pas d'autres. D'ailleurs, mon
» ami, doit-on craindre le monde,
» quand on n'a rien à se reprocher?
» Est-ce

» Est-ce au sein de la félicité qu'on » entend ses vains murmures, qu'on » daigne s'y arrêter? Vous aimez » Adèle, vous venez de lui dire, » Adèle est à vous.

« Je ne sais, s'écrie la marquise, » quand il plaira à M. de Roberville » de nous rendre madame d'Archi- » court. Cette journée est la plus » maussade que j'aie passée de ma » vie. Pas une saillie, pas un trait » piquant. Les uns se parlent dans le » coin d'une croisée; les autres les » regardent sans dire un mot. Je n'y » tiens plus, je vous le déclare. La » gaîté est mon élément: il faut que » j'y rentre. Réveillez-vous, mes- » sieurs, faites avancer nos voitures, » et partons tous pour mon château. » La liberté qui règne à la campagne, » vaut bien l'auguste gravité de ce sa- » lon; les petits jeux sont préféra- » bles à des sentences, et les espiègle-

» ries à des réflexions. Allons, mon » beau monsieur, ajouta-t-elle en » prenant la main de Roberville, » conduisez-moi à mon carosse. Si » nos amusemens vous paraissent au- » dessous de vous, vous philosophe- » rez avec qui bon vous semblera » dans mes bosquets solitaires. »

Roberville se laisse conduire: c'est un homme hors de lui, incapable d'avoir une volonté. Il est dans le carosse de la marquise; elle lui parle, il n'entend pas. Un jeune colonel répond pour lui. La conversation s'engage; on s'agace, on s'égaie, on rit; on laisse le philosophe mélancolique à ses pensées. Elles étaient sans liaison, sans suite; sa tête offrait l'image du chaos.

Madame d'Archicourt avait été piquée qu'on l'eût interrompue au moment où Roberville était dans la nécessité absolue de s'expliquer. L'aveu

de ses sentimens ne s'était échappé qu'avec un effort pénible ; c'était une victoire de l'amour sur la pudeur. Faudra-t-il qu'elle revienne au point d'où elle partie ? Est-il concevable que Roberville ne soit pas tombé à ses pieds, ivre d'amour et de reconnaissance ! Comment s'est-il laissé enlever par une femme qui lui est indifférente ? Cette conduite est inexplicable. Cependant il aime. Ses moindres actions, son silence même peignent un sentiment profond, insurmontable. Il est réservé, timide. Il a craint de se laisser aller à l'impulsion de son cœur, de me donner en spectacle à des gens toujours disposés à trouver aux choses les plus sérieuses un côté ridicule. Il y a des bosquets à Sceaux. Je m'y égarerai avec lui. L'occasion, la solitude, un regard, décideront notre commun bonheur.

C'est ainsi que madame d'Achi-

court passait d'une idée à une autre, rejetant celle qui blessait son amour, adoptant celle qui le flattait. Ses compagnons de voyage avaient le caractère, la légèreté d'esprit de ceux qui voyageaient avec Roberville. Comme eux, ils parlèrent du vaudeville du jour; ils ajoutèrent un article à la chronique scandaleuse, et ils abandonnèrent la femme charmante à ses réflexions.

On arrive. Chacun s'occupe d'abord de ses arrangemens particuliers, et ces dispositions prennent le reste de la soirée. Roberville, rendu à lui-même, s'enfonce dans les bois. Il y cherche le calme qu'on n'y trouve jamais, quand le cœur est agité. Il va, il vient, il s'efforce de se recueillir, de se retrouver. Les derniers mots de madame d'Achicourt se présentent à sa mémoire trop fidèle, et ajoutent au trouble de ses sens. D'un

côté est le bonheur le plus parfait auquel un mortel puisse atteindre ; de l'autre est la barrière insurmontable qu'il a élevée entre Adèle et lui. L'amour d'Adele, cet amour si naïvement, si franchement exprimé, est un malheur de plus. Son imagination frappée lui offre un objet fantastique ; c'est sa maîtresse, connaissant enfin l'obstacle qui les sépare, révoltée de sa dissimulation et de sa bassesse, l'accusant de perfidie, lui reprochant l'abus de sa confiance, lui redemandant le repos de son cœur, le retour de ses jours sereins qui s'écoulaient au sein de l'innocence et de la paix, et qu'il ne peut plus lui rendre. Il entend ses plaintes, il voit ses pleurs. Ce tableau déchirant le jette dans un accès de désespoir. Il erre çà et là, une pièce d'eau l'arrête ; il la considère, il rit du rire d'un insensé. Bientôt la fureur s'empare de lui ; ses nerfs sont tendus, ses

muscles en contraction.... « Termi-
» nons à-la-fois et mes combats et
» mon supplice.... » Il s'est précipité.

Adèle, simple comme la nature, belle comme elle, s'occupait peu des recherches de l'art et des commodités inventées par le luxe. Elle avait laissé à ses femmes le soin de son appartement et de sa toilette; elle cherchait son amant. Déjà elle l'avait distingué à travers le feuillage, elle l'avait perdu sous l'épaisseur du bois; elle le retrouvait pour le perdre encore. Elle avançait lentement. Son pied agile était retenu par la décence qu'elle n'invoquait jamais, et qui l'accompagnait toujours.

Un bruit sourd frappe son oreille; elle ne sait à quoi l'attribuer. Ce bruit se prolonge; elle croit reconnaître un effet de l'eau fortement agitée; elle s'alarme.... Si c'était lui.... Cette seule pensée impose silence à toute

espèce de considérations. Elle s'élance, elle court, elle jette un cri, elle se précipite après son amant.

Le bassin a peu de profondeur. Le malheureux n'a pu y trouver la mort qu'il cherchait, et qui eût prévenu de nouvelles infortunes. Il se sent relever, soutenir par une main qui s'essaie à le rendre à la vie. Ses yeux se rouvrent : c'est son amante, pâle, tremblante, qui a veillé sur ses jours, qui succombe elle-même à la violence des sensations qui l'ont agitée. Il ne veut plus mourir. Il prend Adèle dans ses bras, il l'enlève, il la dérobe à l'ardeur du soleil, il la porte sous un ombrage touffu, il l'y dépose avec respect. Il appelle; personne ne lui répond. Il s'éloigne, il va chercher des secours... L'abandonner-t-il mourante ? Il revient; il se penche sur elle, il lui prodigue les noms les plus doux, il la presse dans ses bras. Il voit, il touche des

formes célestes, qu'il n'a pu jusqu'alors que soupçonner. Il brûle, il s'égare, il ne se connaît plus..... Il ose tout.

Adèle ouvre péniblement les yeux; elle les porte sur son amant, elle sourit à celui qui la déshonore... Bientôt elle sent son outrage, elle s'indigne, mais elle est sans force. « Mal-» heureux, dit-elle d'une voix languissante, tu ravis ce que l'Hymen allait t'accorder. »

La foudre n'est pas plus prompte que l'effet de ces mots sur Roberville. Désespéré de n'avoir pu jouir, c'est maintenant la jouissance même qui le désespère. Il s'éloigne à grands pas au moment même où Adèle a tant de besoin d'être rassurée, où son cœur flétri est avide de consolations. Il la laisse seule avec sa conscience, en proie aux plus déchirantes réflexions. Une porte s'offre à lui; c'est celle du parc. Il sort, il est sur la route de Pa-

ris ; il marche, poursuivi par le souvenir de son crime, par l'image de sa déplorable victime; il croit ne pouvoir mettre un intervalle assez grand entre elle et lui.

Il est dans la ville, il en parcourt au hasard différentes rues ; il ne peut échapper à lui-même. Il arrive machinalement devant la porte de M. de l'Oserai e. Il s'arrête. « Ici, dit-il re» pose en paix l'homme qui n'a rien à » se reprocher. L'influence du vice » lui fut toujours étrangère. C'est » donc à moi qu'il était réservé de » la lui faire connaître ! Je cède au » besoin de m'approcher d'un être » vertueux ; près de lui je me croi» rai meilleur. Qu'il soit à la fois » mon juge et mon consolateur.»

Il frappe. Le suisse effrayé de son désordre, refuse de l'introduire. Il viole le domicile de son ami ; il pénè-

tre malgré les valets ; il trouve de l'Oseraie éveillé par le tumulte, inquiet sur la cause qui le produit. Il tombe à genoux devant lui ; il prend ses mains, il les mouille de ses larmes. Il veut parler ; les sanglots coupent sa voix. Il cache sa tête dans le sein de son ami stupéfait. Il lui semble que le sein du juste est un asile contre les remords. Il y respire plus librement.

Ses larmes l'ont soulagé. Il répond aux questions que lui adresse de l'Oseraie. Il commence son triste récit, cent fois interrompu par des exclamations de honte et de douleur.

« Vous avez commis un crime, » lui dit de l'Oseraie, un crime irré» parable. Vous avez voulu fuir, vous le deviez, vous le pouviez ; on peut toujours ce qu'on veut forte-ment. Vous avez voulu mourir, c'est la ressource d'un lâche.

» L'homme courageux n'a-t-il donc » que la mort à opposer à ses pas- » sions? Noyez-vous maintenant » dans des larmes inutiles. Que ser- » viront à madame d'Achicourt ces » larmes et votre repentir? Si votre » faute n'a pas ces suites fatales qui » éclairent la société, lui rendrez- » vous sa propre estime et le calme » du cœur? Eloignez-vous de moi. » J'ai pardonné des faiblesses; je ne » vivrai pas avec un homme vicieux. » Eloignez-vous, vous dis-je, cessez » ces étreintes; laissez mes mains, » les vôtres sont souillées. Allez pleu- » rer seul. Vous êtes indigne de m'ap- » procher. »

Il appele ses gens. Il ordonne qu'on mette ses chevaux, qu'on porte Roberville dans sa voiture, qu'on le conduise chez lui. On détache l'infortuné de ce sein, où il trouvait un reste de vie et de consolation. Ses forces l'abandonnent. Il tombe privé de sentiment.

Ce spectacle touche, émeut de l'Oseraie ; mais il ne transige jamais avec sa conscience. « Qu'on lui cou-» vre un lit à l'extrémité de ma mai-» son. Qu'on veille à ses besoins, » mais qu'on lui interdise l'entrée de » mon appartement. Qu'on aille jus-» qu'à la violence, s'il ose s'en per-» mettre aucune. »

Il en était incapable. Son sang, enflammé par l'amour par des combats multipliés, par le sentiment de sa faute, porta au cerveau le délire du cœur. Une fièvre dévorante le saisit. Il appèle Adèle, il lui demandait pardon, il voulait mourir à ses pieds. Les efforts continuels de deux hommes robustes pouvaient à peine le retenir sur son lit.

Madame d'Achicourt était revenue à elle. Son œil languissant cherchait, appelait celui qui l'avait outragée, et qu'elle ne pouvait haïr. Madame d'A-

chicourt n'avait aucune expérience ; mais il lui semblait qu'on ne s'éloigne pas de celle qu'on aime, et qu'on vient d'offenser. Elle se lève, elle fait quelques pas, elle s'inquiète, elle s'alarme, et pourtant elle est loin de prévoir son malheur.

Elle reprend le chemin du château ; elle tourne la tête à chaque pas ; à chaque pas elle se flatte de rencontrer celui qu'elle ne reverra plus.

Elle rentre chez elle. Elle interroge ses femmes, ses femmes ne savent rien. Après s'être mise en état de paraître, elle descend au salon. Elle le parcourt d'un coup d'œil rapide, la joie y règne; Roberville n'y est pas. Elle sort, elle s'enfonce de nouveau dans les bosquets. Elle en visite les réduits les plus solitaires. Elle voudrait, elle n'ose appeler celui auquel elle se croit irrévocablement liée : si quelqu'autre que lui l'entendait ! Le

nœud qui les unit est tout pour elle, sans doute ; mais qu'est-il pour un monde toujours malin, toujours médisant ? Elle remonte au château. Elle s'arrête devant la porte de Roberville. Elle va frapper.... Sa main tremblante retombe. Timide, irrésolue, elle balance entre la décence et l'amour. Ira-t-elle au-devant de celui qui devrait lui faire oublier son audace par les empressemens les plus vifs, les plus délicats, les plus soutenus. .... Si cependant sa chûte dans la pièce d'eau a eu des suites, si sa santé est altérée, l'abandonnera-t-elle à des soins étrangers ? Elle se livre à cette idée vraisemblable, consolante. Elle se trouve le courage d'une ame innocente, mais forte, qui se met au-dessus de tout. Elle frappe : un laquais lui répond que Roberville n'a point paru.

Il faut renoncer à une dernière lueur d'esperance. Roberville est

parti, il l'abandonne, il la fuit, et dans quel moment, grand Dieu! Elle rentre chez elle éplorée anéantie.

La cloche appelle à la salle à manger les joyeux habitans du château. Madame d'Achicourt fait dire qu'elle ne descendra pas. On décide qu'elle et Roberville sont fous; qu'il faut se hâter de les marier pour les débarrasser l'un de l'autre. On se met à table et on ne pense plus qu'au plaisir.

A mesure que les heures s'écoulent, l'état de madame d'Achicourt devient plus douloureux. Elle se reproche amerement une faute qui n'est pas la sienne. Elle en prévoit les conséquences; elle frémit. Elle est en proie au désespoir; elle ne trouve pas une larme.

» Puisque M. de l'Oseraie l'aime, » il doit avoir des qualités, s'écrie-» t-elle en sortant d'un long accable-

» ment. Allons trouver l'homme res-
» pectable. Confions à l'honneur le
» secret de l'amour trahi. Que de
» l'Oseraie soit mon appui, mon
» consolateur, mon guide.... Je suis
» incapable d'agir, et même de
» penser. »

Elle sonne, ses femmes paraissent. Elles sont effrayées de l'altération de ses traits, du désordre de ses idées. Elles veulent éveiller la marquise. « Non, dit madame d'Achi-
» court, il me faut un ami; on
» n'aime ici que la dissipation. Ma
» voiture à l'instant même. — Hé,
» où irez-vous, madame, dans l'état
» où voilà? — Chez monsieur de
» l'Oseraie. »

Les femmes obéissent. Vertus, considération méritée, noble emploi du crédit, le nom de l'Oseraie rappelait tout ce qu'il y a de bon, d'honorable. Chercher un tel homme dans quelque circonstance que ce soit,

c'est user de sa raison : celle de madame n'est donc pas aliénée.

On part sans bruit à l'aube du jour. Madame d'Achicourt est chérie de ses gens : ses femmes partagent des peines qu'elles ne soupçonnent pas, et gardent un silence respectueux. Son cocher seconde son impatience.

On arrive. On annonce l'infortunée. Monsieur de l'Oseraie va la prendre au pied de son escalier; il lui présente la main. « Dispensez-vous » de parler, lui dit-il, madame, je » sais tout. » Il sait tout, pensait-elle, et il ne me méprise point ! Je ne suis donc pas coupable. Je suis au moins bien malheureuse.

Il la conduit à l'appartement de sa femme. « Voilà, lui dit-il, celle pour » qui je n'eus jamais de secret, parce » que elle et moi ne sommes qu'un. » Dans la position où vous êtes, c'est » une femme aimante qu'il vous faut; » un homme oblige, il ne sait pas con-

» soler. » Il tire sa femme à l'écart; il lui adresse quelques mots, il sort.

Madame d'Achicourt se trouve plus faible de son absence. Résolue à lui tout dire, à tout entendre, il fallait qu'elle se préparât à une scène nouvelle qu'elle n'avait pas prévue. Madame de l'Oseraie vit son embarras. Elle s'approcha d'elle, elle lui prodigua ces caresses et ces marques de déférence qui annoncent l'amitié et l'estime, et qui font renaître le courage, si elles ne rendent pas le bonheur. C'est dans les bras de cette femme compatissante que madame d'Achicourt retrouva un peu de calme et des pleurs.

» On meurt quelquefois d'une douleur lente, avait dit de l'Oseraie à » son épouse, et jamais d'un coup » violent. Si l'incertitude est le plus » cruel des maux, c'est peut-être par » sa durée. Ne la flattez pas d'un vain

» espoir; épargnez-lui une nouvelle » secousse; qu'elle sache qu'il n'y a » rien à espérer. L'accès doublera de » violence, mais il n'y aura que ce- » lui-là. »

Elles étaient assises sur un même sofa. Madame d'Achicourt avait la tête penchée sur l'épaule de madame de l'Oseraie, et ses larmes coulaient dans son sein. Levait-elle ses yeux sur ceux de l'amie que venait de lui donner le malheur, elle y trouvait l'intérêt le plus tendre, la compassion la plus douce, et cela ne lui suffisait pas. « Votre mari connaît ma » déplorable aventure, madame; » comment la connaît-il? A-t-il des » nouvelles récentes de celui... » Elle ne put en dire davantage.

Madame de l'Oseraie réfléchissait à la manière de traiter, d'adoucir un aveu aussi délicat. Cette question, qui amenait naturellement un éclair-

cissement aussi pénible qu'indispensable, la mit plus à son aise. Elle parla avec le ménagement dû à l'infortune, avec les égards qui rétablissent le faible dans sa propre estime, avec cette effusion, ce sentiment, ces tours heureux, qui ôtent aux expressions de ce qu'elles ont d'amer. Madame d'Achicourt apprit que son amant était marié.

Ainsi que l'avait prévu de l'Oseraie, l'accès fut terrible. Toutes les sensations violentes se réunirent à la fois dans le cœur de l'infortunée, et le déchirent. Le sentiment de son déshonneur, la crainte d'une maternité infamante, la privation absolue d'espoir, la nécessité de mépriser, de haïr l'homme qu'elle adorait, c'est plus que ne peut suporter une femme vertueuse et sensible. Egarée, délirante, celle-ci s'accusait, elle accusait son séducteur, elle accusait le

ciel qui n'avait pas secouru l'innocence. Elle maudissait le jour où elle était née ; elle maudissait une vertu stérile qui n'avait pu la garantir ; elle maudissait un sexe qui se fait un travail, un honneur de perdre celles qui n'ont à opposer aux pièges de la perfidie, que de la franchise et de l'amour. Ses belles mains meurtrissaient ce sein innocent comme elles. Madame de l'Oseraie, tremblante, troublée, ne savait quel parti prendre : madame d'Achicourt était sourde aux raisonnemens, insensible aux caresses, inaccessible à la persuasion. A chaque minute le désespoir augmentait d'un côté, et l'embarras de l'autre. Madame de l'Oseraie fit appeler son mari.

« Madame, dit celui-ci à la déplorable victime, pourquoi cet » égarement, pourquoi ces violences? » Madame d'Achicourt, l'exemple,

» neur de son sexe, ne sait-elle pas
» souffrir ? — L'honneur de mon
» sexe ! J'en suis devenue la honte.
» — Détrompez-vous, madame. Un
» faible enfant qu'on égorge, tombe
» et n'est pas déshonoré. Osez vous
» élever au-dessus d'une catastrophe
» que vous n'avez pu prévoir ni pré-
» venir. Osez vous juger, comme
» vous jugeront les honnêtes gens,
» au rang desquels je ne balance pas
» à me compter. Je vois en vous une
» femme infortunée, que je dois
» plaindre, sans cesser de la respec-
» ter. Ceux qui ne penseront pas ainsi
» sont indignes de vous, et qu'im-
» porte leur opinion? Que dis-je?
» pourquoi vous jugeraient-ils?
» Pourquoi connaîtraient-ils un évé-
» nement qu'il dépend de vous d'en-
» sevelir dans l'oubli ? Votre vertu
» personnelle, les mœurs publiques
» vous défendent ces éclats impru-
» dens, qui, en éclairant le monde,

» aggraveront votre infortune. Un
» intérêt, plus puissant encore,
» vous ordonne de vous modérer et
» de vivre. Etes-vous certaine que
» vos jours soien à vous seule ? La
» nature n'a-t-elle pas des droits
» plus sacrés que ceux de l'amour
» et de l'orgueil blessés? Si un être,
» innocent du crime de son père,
» existait en ce moment; si des
» transports, que votre raison peut
» réprimer, lui ôtaient la vie ! c'est
» alors, madame, que, sans asile
» contre votre conscience, il fau-
» drait gémir et invoquer la mort.»

De l'Oseraie avait un ton, une chaleur de débit qui ajoutaient à l'ascendant que lui donnaient ses qualités. Madame d'Achicourt, frappée de la première phrase, forcée ensuite d'écouter, vaincue par le dernier raisonnement de l'homme estimable, se précipite dans ses bras; la confusion succéda au délire; elle

tomba à genoux, et élevant vers le ciel ses mains et un front pur : « Vous l'ordonnez, mon Dieu ! je » supporterai mon infamie ; je l'ou- » blierai, s'il est possible. Je vivrai » sans aimer la vie ; je vivrai pour » remplir les devoirs que le malheur » m'a imposés. »

M. de l'Oseraie saisit ce moment de résignation. Il enleva l'infortunée. Sa femme et lui la conduisirent à la campagne, non dans un de ces châteaux où les plaisirs bruyans semblent insulter à la douleur, mais dans une maison simple et riante, où l'on est toujours près de la nature. C'est là que l'active amitié, que les soins compâtissans s'efforçaient de cicatriser une blessure douloureuse et profonde. C'est là que mad. d'Archicourt respectée et chérie, était sans cesse distraite de sa peine. Voulait-elle décendre dans son cœur, un ami l'arrachait

chait à elle-même, et la ramenait aux sentimens doux et consolateurs. Son lit était dressé dans la chambre de Mad. de l'Oseraie. Leurs paupières se fermaient au milieu d'un entretien, dont l'aimable sensibilité faisait seule les frais. Un songe pénible agitait-t-il l'infortunée, Mad. de l'Oseraie, toujours attentive, tirait son amie d'un sommeil fatigant, lui parlait, dissipait des idées sinistres, et la rendait au calme et au repos.

De l'Oseraie avait rendu à Mad. d'Achicourt un autre service non moins essentiel. Il avait dérobé à sa mère la connaissance du triste événement, et le spectacle de la douleur d'une fille qu'elle idolâtrait. Il avait écrit à Mad. de Verville, qu'on avait lié chez lui une partie de campagne; que Mad. d'Achicourt n'avait pu se donner exclusivement à la marquise; qu'elle avait cédé à ses ins-

tances, et qu'il la lui rendrait dans un mois. Mad. de Verville avait répondu avec franchise, qu'elle était charmée que sa fille apprît à choisir ses amis, et qu'elle était flattée que M. de l'Oseraie voulût bien être le sien.

On avait ri chez la marquise du départ brusque et original de Roberville. On s'occupa davantage de l'absence de Mad. d'Achicourt. La disparution d'une femme charmante est un événement à la campagne. M. le comte, M. le chevalier jugèrent qu'ils ramèneraient la fugitive. Ils protestèrent, en riant, qu'elle ne résisterait pas aux séductions de leur esprit et de leur figure, et ce qu'ils disaient en riant, sérieusement ils le pensaient.

Leur visite étourdit un peu Mad. de Verville. Elle sentait que sa fille devait être accusée au moins de

bizarrerie. Il fallait répondre, et mentir ne remédiait à rien. Elle jugea que, ne pouvant justifier sa fille de l'oubli des convenances, elle devait lui faire honneur du motif qui l'avait déterminée. Elle avoua que, fatiguée du tumulte, elle était allée reposer sa tête et nourrir son esprit chez M. de l'Oseraie.

Il est inexcusable, disait le chevalier, qu'on soit aussi impoliment raisonnable à vingt ans. Partir à trois heures du matin, reprenait le comte, sans avoir pris congé de personne! Fuir les jeux et les plaisirs pour aller philosopher entre deux tristes époux! Je ne lui pardonnerai jamais, s'écria la marquise. Elle se plaignit partout d'un procédé inoui, indécent. Le monde blâma le procédé, mais il jugea que la société de Mad. de l'Oseraie convenait mieux à une jeune femme que celle de la marquise.

Un mois était écoulé. Certaine

crainte n'existait plus, et elle avait eu cela d'utile, que Mad. d'Achicourt était parvenue à se vaincre, et qu'il ne restait de ses premiers transports, qu'une mélancolie qui la rendait plus intéressante, et qui n'avait rien de dangereux. On ne craignait plus de la laisser à elle-même. De l'Oseraie partait tous les matins; il allait à Paris suivre ses affaires; il revenait le soir. Les dames travaillaient, jouaient, causaient. Quelquefois Mad. d'Achicourt se retirait dans un petit bois.

Elle se laissait aller à une profonde rêverie. Un livre instructif ou agréable s'échappait de ses mains; une larme tombait de sa paupière; mais ces larmes n'étaient plus brûlantes. Elle se levait pour échapper à son cœur : son cœur la suivait partout.

Elle sentit enfin qu'il était tems de cesser d'être à charge à ses amis. Elle

se proposait de rentrer chez sa mère, d'éviter le monde, et de vivre avec un très-petit nombre de personnes choisies. Elle fit goûter ce projet à Mad. de l'Oseraie. Elle allait l'exécuter, lorsqu'un incident imprévu changea sa manière de voir et de sentir.

De l'Oseraie était à Paris ; sa femme était occupée dans l'intérieur de la maison ; Mad. d'Achicourt effeuillait machinalement quelques roses en prenant le frais dans la cour. Le piéton de la poste aux lettres entre et remet à la jeune dame celles qui étaient pour la maison. Elle regarde les adresses.... L'écriture de l'une d'elles la frappe.... Vous vous rappelez qu'elle avait reçu quelques billets de celui....

Le paquet est volumineux, il est à son adresse. Cette lettre fait palpiter un cœur trop tendre; un sentiment à demi vaincu se réveille avec

violence ; il est combattu par le ressentiment, par le mépris ; mais il existe tout entier ; il est dangereux, elle le sent, et il ne dépend pas d'elle de l'éteindre.

Troublée, éperdue, elle court vers son amie. « La lirai-je, lui dit-elle? » — Non, répond avec fermeté Mad. » de l'Oseraie. — Mais, s'il était » moins coupable que les apparences » l'annoncent? — Le crime est avéré. » — Que ferons-nous de cette lettre? » — Brûlez-la. — Il croira que je » l'ai lue : où est alors l'inconvénient de la lire? — Renvoyez-la-» lui. — Et, où est-il? Bon Dieu! » — J'ai son adresse. Donnez-moi » cette lettre. — Adèle, vous avez » brisé le cachet! — C'est par inadvertance. »

C'est aussi sans y penser qu'elle ouvrait insensiblement le paquet, en écoutant son amie, en lui répondant. Est-il possible de ne pas lire

une lettre ouverte, quand on le désire vivement, et qu'on n'a pour témoin que l'indulgente amitié ? « Un instant va détruire l'effet de » tous nos soins, disait Mad. de » l'Oseraie. C'est la dernière fois que » je m'occuperai de lui, répondait » l'infortunée ».

Il écrivait qu'il revenait des portes du tombeau, où l'avait conduit le sentiment de son crime. Il parlait de son amour naissant, de la résistance qu'il lui avait opposée, de la résolution d'avouer ses engagemens, de l'impuissance où il était de le faire, dès qu'il voyait l'objet aimé. Il rappelait son respect, le silence qu'il avait gardé après les ouvertures les plus séduisantes. Il nommait son attentat une erreur des sens. Souvent il s'accusait, mais il prouvait qu'il n'avait eu d'autre intention que d'adorer, en secret, celle dont il n'avait pu s'éloigner. Il était indigne d'elle,

il le sentait; mais il espérait au moins qu'elle ne le mépriserait pas, et qu'il pourrait se justifier plus complètement, lorsqu'elle lui permettrait de la revoir. La lettre était brûlante, comme le cœur qui l'avait dictée. Elle devait porter le ravage dans une âme disposée aux plus fortes émotions. C'est ce qui arriva.

« Non, s'écria Mad. d'Achicourt, » il n'est pas coupable ! C'est un » malheur de moins pour moi. Je » lui rends mon estime; mais je ne » le verrai plus. — Il vous cher- » chera, vous l'aimez, vous serez » faible encore. Vous en gémirez, » Adèle; mais enfin, l'habitude étouf- » fera le remords. — Que dites- » vous, mon amie? Tout mon être » se soulève à cette seule idée. — » La vertu ne transige jamais. Elle » fait le sacrifice entier, absolu, » parce qu'elle ne présume pas de » ses forces. Il vous cherchera, vous

» dis-je. — Je mettrai Dieu entre » lui et moi. — Y pensez-vous, » Adèle ? Remplissez le but de la » nature ; faites le bonheur d'un » galant homme. — Moi, tromper ! » Unir une femme dégradée à un » être respectable ! Aimer un autre » que lui ! Jamais. — Il n'est point » de passion éternelle. — Je ne puis » aimer qu'une fois. — Fuyez donc, » c'est le seul parti qui vous reste. » — Je ferai plus : la Valière s'est » punie ; moi, je m'immolerai. »

De l'Oseraie arriva. Il combattit une résolution subite, et, par cela seul, inébranlable en ce moment. Les femmes ont aussi leur genre d'héroïsme : c'est celui du dévouement ; comme nous, elles aiment à sortir de la route commune, à se distinguer, à fixer l'attention. Moins enthousiastes, peut-être, elles le sont avec plus de ténacité, et la

raison ne peut rien, tant que l'enthousiasme dure. De l'Oseraie se flatta que la solitude, les austérités du noviciat ramèneraient Mad. d'Achicourt à des sentimens modérés : il céda, ne pouvant faire mieux.

Elle partit. Elle descendit chez son notaire. Elle signa l'abandon de sa fortune à sa mère et à ses frères. Elle entra dans un cloître, et les portes d'airain se fermèrent sur elle pour ne se rouvrir jamais.

C'est de là qu'avant de se courber sous le cilice et les macérations, elle écrivit, pour la dernière fois, à son amant. Elle ne lui reprochait rien ; elle ne faisait pas valoir son sacrifice. Elle disait un éternel adieu : elle n'avait pu se priver de cette consolation. « Dieu seul peut occu- » per un cœur où vous avez régné. »

*Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.*

FIN DU TOME PREMIER.

00099927

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015